VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 23 Mars 1915 NUMERO 44

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

FAIR PLAY

C'est par des incidents tels que celui du **Winnipeg Saturday Post** qu'il nous est donné de mesurer la sincérité, l'équité et le "Fair Play" de nos grands journaux.

Comme on devait s'y attendre, nombre de lettres de protestation ont été envoyées à nos différents quotidiens. Une seule a été publiée et par la **Tribune**.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous voulons leur apprendre l'odyssée de deux de ces lettres, la premire écrite par un Canadien français, la seconde, par un Anglais d'Angleterre, ancien journaliste.

La première fut communiquée à la **Tribune** qui la publia avec empressement. Elle le fut aussi au **Telegram**, mais ce sympathique confrère déclara qu'il ne la pouvait point publier parce qu'on y mentionnait le nom du **Winnipeg Saturday Post**. On n'alla pas demander au **Free Press** de la faire connaître à ses lecteurs.

Deux jours après ce demi succès, un ex-journaliste anglais, très sympathique aux Canadiens français, écrivit au **Free Press** et au **Telegram** une vigoureuse lettre de protestation dont nous avons le texte devant nous. Qu'arriva-t-il?

La rédaction du **Free Press** répondit brièvement à ce journaliste qu'on lui était reconnaissant de sa lettre mais qu'on ne la pouvait publier. Et le **Telegram?** demanderez-vous. Bien! il ne souffla mot. Appelé au téléphone pour dire pourquoi l'on ne publiait pas la lettre de protestation, l'un des rédacteurs déclara, comme on le fit deux jours plus tôt, que l'on ne voulait point mentionner dans les colonnes le nom du **Winnipeg Saturday Post.** Le protestataire se rendit alors au bureau du **Telegram** en compagnie d'un ami et suggéra qu'on vint publier sa lettre sans la moindre mention du nom du journal en question. Collé au mur, privé de son excuse favorite, le rédacteur du **Telegram,** à bout de raisons, s'écria: "Qu'ai-je à voir à cela". Et, toujours sympathique aux Canadiens français, il planta là le protestataire.

* * *

C'est là, en soi, un petit incident. Il n'en démontre pas moins la mesure de "Fair Play" qu'on peut attendre de nos quotidiens.

La **Tribune** a accepté avec plaisir, le **Free Press** a refusé nettement, le **Telegram** hypocritement—deux fois.

LA PROHIBITION

Parlant la semaine dernière devant un nombreux auditoire de l'un des principaux clubs libéraux de la Saskatchewan, le premier ministre de cette province, l'honorable Scott, a annoncé tout un programme de réformes prohibitives du commerce des boissons enivrantes que nous souhaitons voir imiter aussitôt que possible par les autres provinces. Il comporte l'abolition complète des bars, la cessation de la vente en détail des liqueurs enivrantes, le monopole par le gouvernement de la vente en gros des spiritueux, laquelle ne pourra s'effectuer que dans les pharmacies.

Le premier minstre Scott a parlé longuement de son projet; nous aimerions reproduire tout au long son discours, mais l'espace nous fait défaut; nous nous contenterons de le résumer.

1o—Il est maintenant arrêté qu'à partir du premier avril la vente des liqueurs en détail devra cesser à 7 p. m.

2o—L'Assemblée Législative s'assemblera aussitôt que possible dans le mois de mai et le gouvernement soumettra à la chambre des députés le bill demandant l'abolition de toutes les licences de bars et de clubs à partir du 1er juillet 1915, jusqu'à la conclusion de la guerre et le monopole par le gouvernement de la vente en gros des liqueurs enivrantes par toute la province et sans délai.

3o—Le gouvernement devra voir à ce qu'il n'y ait aucune irrégularité et à ce que toutes les infractions soient punies.

4o—Il sera établi des lieux (pharmacies, dispensaires) sous son contrôle dans chaque cité ou ville de la Saskatchewan, où se trouvent maintenant des permis de vente de liqueurs en gros. Mais le peuple devra se prononcer sur l'établissement de ces endroits par un referendum, lors des élections municipales.

5o—En 1919, ou après cette année-là, sur présentation d'une requête portant la signature du quart des électeurs qui auront le droit de voter aux prochaines élections provinciales, il pourra y avoir un referendum qui décidera s'il faut continuer l'abolition des bars ou les rouvrir.

* * *

Après avoir ainsi énuméré les grandes lignes de son programme de réforme, le premier ministre Scott a attaqué le sujet d'une compensation à accorder aux buvetiers ou aux débitants d'alcool. Il s'est carrément prononcé contre. Pas la moindre justification, a-t-il dit en substance, de prendre l'argent du public pour indemniser ceux auxquels fera perdre cette réforme. Nous supprimons un mal, un fléau: c'est pour cela même que nous le supprimons. Comment, en bonne et saine raison, prétendre que ceux qui en vivaient ont droit à une indemnité?

* * *

Tous les journaux de la province voisine s'accordent à reconnaître l'opportunité et la nécessité d'une pareille réforme. Aucun ne doute que la province n'en retirera beaucoup de profits.

SANS ESPOIR

"A en juger par l'état présent de l'opinion publique les Catholiques ne doivent pas espérer de changement dans l'état présent des Ecoles Nationales."

C'est le bel espoir que vous laisse le grand journal de Winnipeg, qui a nom **Free Press**, mais qui devrait être une chose qui n'a de nom en aucune langue.

C'est tout de même bon à enregistrer et nous tenons à le faire savoir à nos lecteurs qui n'ont pas l'inestimable honneur de lire le **Free Press.**

A l'entrée de la porte du **Free Press** on devrait lire ce que le Dante met au-dessus de la porte de Son Enfer:

.."Vous tous qui entrez ici, laissez à la porte votre espoir."

—Mais l'épais journal a beau le crier bien haut, il convaincra difficilement les catholiques de ce pays de prendre cette piteuse posture. La force brutale a son heure, mais il est rare qu'elle puisse durer longtemps.

Le **Free Press** et tous ceux qui le suivent peuvent troubler encore quelque temps la paix de ce pays, en retarder le progrès véritable en se faisant persécuteurs, ils n'arracheront pas plus l'espoir du coeur des catholiques qu'ils ne réussiront à déchirer le jugement du Conseil Privé qui les brûle comme un fer rouge.

Il y a un proverbe français qui dit:

"Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie."

Nous grandirons sous l'oeil de Dieu, nous garderons la fierté de notre foi.

Le **Free Press** ferait mieux, ce nous semble, de se ressaisir et de regarder le problème d'une manière plus calme. La haine est mauvaise conseillère, même quand elle se cache sous les grands noms d'**Ecoles Nationales!!**

L'insensé a dit dans son coeur:
"Il n'y a pas de Dieu;

Le législateur de triste mémoire, les ancêtres des hommes du **Free Press** ont bâti leur loi scolaire sur la négation de Dieu.

Sont-ils sages ou insensés?

De quel sens de haute politique et de véritable sagesse ferait preuve le parti qui retirerait ce poignard planté au sein de ce jeune pays, y ouvrant une plaie par où s'écoule le plus pur de son sang.

En attendant que nous puissions demander compte aux persécuteurs dans une arène où ils ne nous attendent guère, gardons au coeur la fierté qui se souvient et attend son heure.

NOTRE PAGE AGRICOLE

Avec le présent numéro de notre journal nous inaugurons une page agricole.

Nous ne mettons pas les bouts ensemble à la **Liberté.** C'était prévu pour le début, mais les débuts commencent à paraître un peu longs à l'administration. Nous n'hésitons cependant pas à accéder à la demande qui nous est faite. Elle est, nous le sentons, pour le plus grand bien de notre classe agricole, et la classe agricole est le plus grand nombre parmi nous; elle est d'ailleurs la plus ferme espérance de l'avenir.

Loin de nous la pensée que nous allons faire oeuvre parfaite dès le début. L'exiguité de nos ressources financières nous privent des services précieux de correspondants que nous désirerions et qui rendraient notre travail plus effectif pour le bien, mais quand on ne peut faire ce que l'on désire l'on fait ce qui est possible; on fait quelque chose, ne fut-ce qu'un pas en avant; c'est autant de gagné.

Nous comptons sur le bon vouloir de ceux qui ont une plume et quelques notions d'agriculture, ainsi que des soins à donner aux divers bestiaux de la ferme.

Nous demandons même davantage. Nous ne sommes pas assez naïfs pour croire que nous donnerons toujours le dernier mot des choses.

Nous recevrons toujours avec reconnaissance les remarques qu'on jugera bon de nous faire. Nous nous efforcerons d'être courtois en tout. Nous désirons, nous voulons la discussion dans cette page agricole, mais une discussion qui vise non pas au triomphe d'idées personnelles mais au succès des nôtres en agriculture.

Le nombre de nos contradicteurs serait peut-être trop restreint, à notre gré, si ceux-là seuls qui se sentent de force à écrire dans un journal osaient nous envoyer des observations.

Nous désirons, entre toutes, les observations des cultivateurs. S'ils ne peuvent y mettre la forme littéraire qu'ils désirent, qu'ils nous fassent quand même leurs remarques pour ou contre nos dires et nous nous chargerons de les faire passer dans la page agricole et leur donnant de la forme tout en gardant le fond.

Nous désirons promouvoir dans la mesure de nos forces la campagne de très haute actualité entreprise par Monsieur le Curé de Letellier à travers nos paroisses catholiques. Plusieurs la juge d'une importance primordiale et nous sommes de ceux-là.

Si pour rendre nos efforts plus effectifs nos amis pensent qu'une petite propagande de notre journal est chose désirable nous leur en seront reconnaissants.

En attendant que nous puissions faire plus et mieux, nous ferons ce qui est notre pouvoir.

L'erreur s'attaque aux dogmes essenties; je dois tout supporter pour les défendre.

* * *

Ne craignons jamais les ennemis de la religion.

* * *

Il y a des actes de justice qui corrompent ceux qui les font.

SOCIETES SAINT-JEAN-BAPTISTE

Pour entrer dans le bon mouvement inauguré par l'Exécutif de la Saint-Jean-Baptiste provinciale, il faut deux choses:

1o Avoir un patriotisme assez pratique pour mettre une piastre par année au jeu.

2o Trouver dans chaque paroisse un ou deux hommes qui consentent à donner quelques heures de leur temps tous les mois ou tous les deux mois.

Il y a une oeuvre pratique à faire immédiatement pour ces fervents du No 2.

M. l'abbé Corbeil demande des renseignements qui lui manquent. (Voyez la **Liberté,** 16 mars.)

Il s'agit de placer plusieurs familles qui disposent de sommes variant de $1,000 à $3,000.

De renseignements actuels et précis, point.

N'y a-t-il pas un ou deux hommes assez intéressés au bien de leur groupe pour se donner la peine de prendre des informations bien précises sur les terres à vendre chez eux, sur les conditions de ces ventes, enfin sur les détails que tous savent pratiques quand il s'agit de faire une vente. Sachons exposer notre marchandise.

Le commis qui réussit n'est pas celui qui ne tire ses pièces des rayons que sur demande expresse mais celui qui met devant l'acheteur plusieurs échantillons et qui le fait volontiers.

On est enchanté de son amabilité et il frappe coup, sinon toujours, au moins assez souvent.

Soyons de bons commis en colonisation pour la prospérité de nos groupes respectifs.

Cela ne veut pas dire qu'un nouveau colon nous arrivera dès que nous aurons dressé notre liste, mais au moins il y a possibilité. Au contraire nous sommes sûrs de ne rien avoir si nous sommes avares d'informations.

Et puis une fois une liste envoyée, il ne faut pas croire que c'est affaire finie pour des années. Gardons une copie que nous reverrons dans deux mois, pour correction, addition ou soustraction, et envoyons une seconde liste corrigée.

M. l'abbé Corbeil, qui met une bonne partie de son temps au service de la colonisation, a besoin de cette source de renseignements. Il travaille gratis en attendant que les Sociétés Saint-Jean-Baptiste lui donnent quelqu'un pour l'aider quand leurs finances le permettront. Donnons-lui l'appui d'informations précises et plutôt souvent répétées que trop peu.

Ce sera aussi utile non seulement aux territoires de homesteads, mais à nos vieilles paroisses.

L'oeuvre commune demande l'effort de tous. Sociétés paroissiales de Saint-Jean-Baptiste, un coup de collier dans le sens du travail!!

Ne craignons pas trop que quelques-uns de nos efforts restent sans fruit. Dans un champ ensemencé, combien de grains périssent; les autres produisent la récolte. Mais si nous ne semons pas, c'est en vain que nous nourrirons des espérances de récolte future.

La semence peut être déposée en terre dans l'effort et la peine, mais la joie de voir notre influence grandir en cette Province nous rendra l'effort moins pénible.

Ne vous fiez pas sur votre voisin; faites comme si vous étiez seuls en cause.

FLEUR DE SANG

Le sang des martyrs est une semence.

Madame,

Puisque vous la pressentez tellement, je puis vous la dire, la triste, mais si glorieuse vérité.

Oui, votre cher mari a été très grièvement blessé en entraînant ses hommes à l'assaut du village dont je suis le curé. Les soldats, électrisés par son exemple, se sont élancés à la baïonnette, et, après un combat acharné d'une heure, les débris du régiment prussien fuyaient en désordre vers les deux ponts du Val de C... poursuivis par nos obus.

C'est alors que le lieutenant-colonel fut apporté dans mon église. Il vivait encore malgré une hémorragie terrible, car il avait une balle dans l'épaule et les deux genoux brisés.

Il réclama lui-même les derniers sacrements.

L'inoubliable scène!...

Le brancard improvisé était au pied de l'autel de la Sainte Vierge, seule partie de mon église respectée par les projectiles. Les soldats remplissaient la nef et les bas-côtés. D'un seul geste, quand j'ouvris le tabernacle, ils portèrent la main à leur képi. Toute ma vie j'entendrai ce silence... toute ma vie je verrai ces yeux fixant l'Hostie que je déposais en tremblant sur les lèvres de votre cher mari.

Quelques instants après, il expirait doucement.

Je l'ai mis moi-même dans son cercueil: tous les hommes défilèrent devant lui, la plupart pleuraient comme s'ils avaient perdu leur père.

Et maintenant, il repose à côté de l'église, dans le cimetière de ce petit village, humble parcelle de la grande patrie pour laquelle il est mort.

Que ces détails soient une consolation et une fierté dans votre immense douleur!... Puisse Dieu, qui permet l'épreuve terrible, vous aider à la supporter!...

Abbé G., curé de T. (M.)

* * *

Monsier le curé,

Merci du plus profond de mon coeur pour votre lettre.

Mes enfants en ont entendu la lecture à genoux, devant le portrait de leur père. Mes sanglots me forçaient souvent à m'interrompre, mais cette lettre m'a fait du bien, mes larmes coulent moins amères.

Rien ne pouvait mieux apaiser ma douleur que ce détail: mon mari a passé ses derniers moments devant l'autel de la Sainte Vierge à laquelle je l'avais tant recommandé! Elle n'a pas exaucé toute mon ardente prière. Mystère des décisions d'en haut... Que la sainte volonté de Dieu soit faite!

Des mains pieuses ont couché mon mari dans son cercueil... vous m'avez remplacée, recevez ici toute la reconnaissance de mon pauve coeur brisé.

Votre lettre est une relique sainte. Mes enfants en conserveront chacun une copie pour les aider plus tard dans le chemin du devoir...

Veuillez agréer, Monsier le Curé, l'expression de mes sentiments respectueux et reconnaissants. E. N.

* * *

Plus tard..?

Elle se trompait, la femme de l'officier, car, le soir même, son fils se présenta dans sa chambre.

Il était pale et résolu.

—Maman, j'ai eu 18 ans le 24 septembre dernier, veux-tu me permettre d'aller prendre la place de papa..?

—Toi aussi!..

—Je lui ai posé la question le 2 août, à la gare de l'Est, quelques instants avant de nous séparer. Je lui ai dit: "Papa, si jamais il t'arrivait malheur..?"

—Et il t'a permis..?

—Oui.

—Devant Dieu, tu me le jures?

—Devant Dieu, je le jure!..

Alors va, mon pauvre petit.. et que toi du moins? Dieu te ramène!..

Deux jours après, le curé de T... recevait les lignes suivantes:

Monsier le curé,

Merci de tout coeur pour la lettre envoyée à maman. Je vous écrirai plus tard longuement.

Je vous demande, pour l'instant, de bien vouloir, au reçu de cette lettre, aller sur la tombe de mon père, et là, de lui dire: "Lieutenant-colonel N..., ton fils a tenu sa promesse, tu seras vengé!.."

Merci d'avance, et veuillez agréer, etc... L. N.

Et je fis ainsi... me disait simplement le brave curé de frontière qui me racontait ces sublimités que l'antiquité n'a pas connues... Le soir même, je suis allé sur la tombe toute fraîche où les soldats avaient piqué quelques pâquerettes. Et, au bruit du canon qui tonnait des deux côtés, j'ai dit tout haut, en étendant la main: "Lieutenant-colonel N... ton fils a tenu sa promesse... tu seras vengé!"

Et en me relevant, ajoutait-il, j'avais l'impression que le cimetière était vivant et que le père avait entendu...

Pierre l'Ermite.

POUR LES ONTARIENS

Il n'y a pas bien longtemps, le Comité Central de l'A. C. J. C. faisait appel aux écoliers de la Province de Québec en faveur de leurs petits frères d'Ontario. Plus récemment encore il adressait au xassociations nationales le manifeste suivant:

Monsieur le Président,

Vous connaissez sans aucun doute la lutte magnifique que livrent les Canadiens français de la province d'Ontario pour la défense de leurs écoles. Vous n'ignorez pas non plus la campagne organisée par l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française, à la demande de l'Association d'Education d'Ontario, pour venir en aide à cette armée d'élite que ses adversaires, désespérant de la vaincre autrement, voudraient réduire par la famine. Déjà cette campagne a produit de beaux fruits et les souscriptions individuelles arrivent, généreuses et nombreuses, entre les mains de notre trésorier.

Quels que soient, cependant, le nombre et la générosité de ces souscriptions individuelles, elles resteront certainement bien en deça des besoins auxquels il s'agit de répondre. C'est la première raison pour laquelle nous avons décidé de solliciter l'aide de toutes nos sociétés nationales. En voici une seconde. Nous croyons que, en plus de poursuivre la fin pour laquelle elles ont été spécialement fondées: le secours mutuel de leurs membres, leur culture intellectuelle ou physique, nos sociétés nationales, et parce que nationales ont un autre devoir à remplir. Elles doivent encore, suivant nous, s'intéresser activement à la vie collective de la race dont elles se réclament, et être toujours prêtes à lui porter secours partout où on l'attaque, où un danger la menace.

Tels sont, nous n'en doutons pas, Monsieur le Président, vos sentiments et ceux des membres de votre société. C'est pourquoi nous espérons qu'à l'exemple de la Société Saint-Jean-Baptiste, du Bureau Général de l'Alliance Nationale, du cercle Latour de la Société l'Assomption, de la succursale Saint-Joseph de la Société des Artisans, de la Congrégation des Jeunes Gens de l'Immaculée-Conception, des cercles de notre association, etc., vous vous ferez un plaisir et un devoir d'adresser à notre trésorier, pour nos frères persécutés d'Ontario, une souscription aussi généreuse que l'état financier de votre société vous le permettra. D'avance, au nom de ceux pour qui nous vous sollicitons, nous vous en remercions.

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française.

Au Manitoba, dès les débuts de notre campagne, nos différentes sociétés ont répondu à l'appel et, tour à tour, l'Union Saint-Joseph, de Saint-Boniface, la Société Saint-Jean-Baptiste et les Artisans C.-F. de Saint-Boniface ont envoyé de généreuses offrandes. Nous savons que d'autres associations ont déjà voté un envoi de secours. Aux autres sociétés qui peuvent faire quelque chose, nous adressons un pressant appel. Jamais elles ne sauraient mieux prouver qu'elles ont à coeur tous les intérêts de la race canadienne-française.

Cercle La Vérendrye de l'A. C. J. C.

Saint-Boniface, Man.

Prière d'adresser les souscriptions au Cercle LaVérendrye, Saint-Boniface.

COLONISATION

Monsieur le Directeur:—

Les demandes de renseignements concernant les terrains environnant Le Pas, par les futurs colons, sont assez nombreuses, et ne pouvant répondre que difficilement à chacun en particulier, je crois devoir répondre, par la publication de cette lettre, à presque toutes les questions.

Au nord de la ville du Pas, le long de la ligne du chemin de fer du Hudson Bay Railway et à une distance d'environ 18 milles de la ville, le gouvernement a ouvert à la colonisation, plusieurs cantons, et cela tout dernièrement, puisque l'ouverture en était faite mercredi dernier le 10 mars. Ce terrain est en partie boisé. Là pourraient s'établir une couple de centaines de familles, ces terrains étant à proximité des lacs Clearwater et Cormorant, où le poisson abonde et où on se rend facilement en chemin de fer. Toutefois la qualité de ces terrains n'est pas trop recommandable.

A l'ouest de la ville, le long de la rivière Carotte, où se trouve un des meilleurs terrains qui puissent se trouver au Canada, pourrait s'établir un grand nombre de familles. C'est à proximité de la ville du Pas, commençant à une distance d'environ 8 milles seulement. Sur une distance de 25 milles environ, et le long de la rivière, les terrains peuvent se prendre de chaque côté de la rivière; ensuite un côté seulement de la rivière serait disponible, car l'autre côté est tenu en réserve forestière par le gouvernement. Près de la ville du Pas le terrain est découvert, mais à environ dix milles le bois commence entrecoupé de grandes clairières qui suivent les contours de la rivière à une distance d'environ 100 verges. Ces clairières sont ordinairement d'une largeur de 200 verges et couvertes de bon foin. Ces terrains ne sont cependant pas arpentés, mais la qualité exceptionnelle de la terre attire l'attention des fermiers et déjà plusieurs familles s'y sont établies, attendant que le gouvernement fasse arpenter ces terrains.

La rivière Carotte est large et navigable sur un parcours de 40 milles, durant la saison d'été et d'automne; à l'eau haute elle est navigable pour une distance de 100 milles. Cette rivière se déverse dans la rivière Saskatchewan à environ 3 milles en amont de la ville du Pas. La ville est établie sur le côté sud de la rivière Saskatchewan.

Tout homme ayant atteint l'âge de 18 ans peut prendre un homestead seulement, et il doit y demeurer pendant 6 mois de l'année; le reste du temps il peut aller travailler et gagner de l'argent ailleurs.

Un homme prenant un homestead ce printemps ne peut espérer avoir une récolte cette année, car il doit tout d'abord se bâtir et se préparer du terrain pour l'année suivante.

Un homme qui désire se prendre du terrain ferait bien de venir seul d'abord, et si la place lui plaisait il pourrait ensuite faire venir sa famille.

Il y aura de l'ouvrage cette année au Pas car les contracteurs du chemin de fer de la Baie d'Hudson comptent pousser les travaux. Une personne pourrait donc trouver de l'emploi assez facilement. En hiver il y a aussi les chantiers, la pêche, la chasse des fourrures qui donne un assez bon rapport.

Pour se rendre à la ville de Le Pas vous prenez votre billet à la station du C. N. R., à Winnipeg, directement pour Le Pas; vous devez cependant vous arrêter quelques heures à Hudson Bay Junction après avoir voyagé 16 heures en chemin de fer, avant de prendre le train qui vous conduira au Pas.

Il est très probable qu'il y aura un prêtre résidant qui s'établira sur la rivière Carotte cet été.

Il y aura des excursions dans l'Ouest tous les mardis de chaque semaine, à partir du mois d'avril, et l'on pourra obtenir les renseignements voulus aux gares de chemins de fer à Montréal ou à M. l'abbé Bouillon, missionnaire colonisateur pour le Manitoba, au No 72 rue Saint-Antoine, Montréal.

D.-F. de Trémaudan,

du Comité de Colonisation de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Les contradiction passagères ne doivent que grandir le zèle, le succès final en sera affermi.

* * *

La naissance princière n'est pas un obstacle à la piété chrétienne; partout il faut servir Dieu.

* * *

Le zèle contre les ennemis de la foi doit être uni au zèle pour le Saint-Sacrement.

L'ADIEU DE LA GRISE

Un conte du terroir

"Le Parler Français", Québec

Ce soir-là au souper, ce fut tout-à-coup une grande émotion. Le père, tout en coupant une mie de pain, avait dit, la voix un peu serrée: "Vous savez, les enfants, on va vendre la Grise. A l'âge qu'elle a, il n'est pas sûr qu'elle hiverne. J'ai rencontré l'autre jour l'acheteur de guenilles: il m'a fait une belle offre. C'est le bon temps de s'en défaire."

Les enfants se regardèrent. Mais aucun d'eux ne dit mot. Comme toujours ce fut la mère qui prit la défense du faible: "Il passe pour avoir la main dure, l'acheteur, risqua-t-elle, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme. Et s'il fallait qu'elle fût **maganée**, la pauvre vieille!... Je m'en vais dire comme on dit: ça ne porte pas chance, d'ordinaire, vendre ses vieux chevaux... Quand ils ont tant travaillé, ils ont bien mérité qu'on leur paye pension sur leurs vieux jours... A la fin du compte, voyez-vous, on est aussi regagnant de les laisser mourir de leur belle mort..."

Elle prononça ces petits phrases lentement, avec un silence entre chacune, dans l'attente d'une parole de pitié. Le père ne répondit pas, ni les enfants. Chacun mangeait, les yeux au fond de son assiette, dans un silence tout-à-fait triste. On eût dit que quelque deuil allait fondre sur la famille. C'est que, voyez-vous, elle avait une histoire, la Grise. Elle était née là, il y avait vingt-six ans, là même, sur cette quatrième terre du rang du Bois-vert de la paroisse Saint-Michel. Elle y avait grandi, avait brouté dans tous les prés, labouré, hersé, fauché, râtelé, charrié dans toutes les pièces; elle avait été tour à tour le cheval pour **sortir**, le cheval pour travailler, la jument pour **rapporter**; toujours sa vie s'était mêlée à celle de la ferme, à la vie de ses maîtres, à la vie des enfants. Autant vaut dire que la Grise était regardée comme de la maison.

L'aîné, un célibataire, ne se souvenait-il pas de l'avoir vue petit poulain? Que de fois, quand il était enfant, elle était venue manger du sel dans le creux de sa main! On l'attirait ainsi de l'autre côté de la barrière, à cause de sa mère qui était une vieille grimaceuse. Et là, en sûreté, on disait aux tout petits: "Viens voir le petit poulain."—(Dans ce temps-là elle ne s'appelait pas encore la Grise.)—Et les tout petits, hissés dans les bras du grand frère, pouvaient à loisir flatter le jeune animal, passer leurs mains sur la croupe et le museau au poil soyeux, sans autre risque que de se faire **lécher** les doigts—c'est si **licheux**, un petit poulain—; et l'aîné, lui, s'employait à coucher à droite la crinière naissante ou démêlait le toupet que les lutins, comme l'on sait, viennent natter pendant la nuit.

Le petit poulain eut bientôt fait de devenir la Grise. Alors, comme elle avait belle mine et grand air, l'aîné en fit son cheval de garçon. Aujourd'hui, hélas! elle est bien cassée, la pauvre vieille! La croupe s'est creusée, les sabots se sont écrasés, et, comme vous le voyez, elle est un peu assise sur ses pieds de derrière. Mais si vous l'aviez vue, vous autres, la Grise, dans son jeune temps, avec sa robe pommelée, bien sanglée dans son harnais du dimanche, le corps mince, les pattes fines, un oeil qui parlait, et cette tête vivante qui encensait presque toujours! Le dimanche, après la grand'messe, quand l'aîné embarquait sa blonde pour lui faire faire le tour du village, toutes les **jeunesses en mouraient** de jalousie. Il fallait entendre les hommes sur le perron de l'église, qui se disaient: "Regarde donc le garçon à Chose: a-t-il une belle bête un peu!" En toute justice, il faut bien le dire, c'était la plus belle jument de garçon de toute la paroisse, et d'un bout encore! Avec elle jamais besoin de fouet; toucher les guides suffisait. La Grise partait aussitôt de son plus beau trot, et plus vous lui donniez du chemin plus elle ne demandait. Le grand frère disait souvent que nul cheval ne savait comme elle faire sonner le carillon des clochettes pour annoncer à la belle l'arrivée du **veilleux**.

Avec cela, une fameuse bête de travail, allez! et un animal pas fier, généreux, qui avait du coeur à en revendre. Elle n'avait pas son pareil pour suivre son andain ou son coup de charrue; elle obéissait à la parole comme une personne. Quand elle eut l'âge, on l'avait fait **rapporter**. En peu d'années, l'écurie s'était peuplée de ses poulains et de ses pouliches. Pendant longtemps l'on ne vit plus, sur la quatrième terre du rang du Bois-vert, que des descendants de la Grise. "Où as-tu encore pris ce beau poulain?" disaient les parents, chaque fois qu'avec un cheval nouveau, nous allions nous promener, l'hiver, dans le rang du Grand-Brûlé. Et le père de répondre, invariablement: "Ça vient de ma Grise." La Grise, cela va de soi, était connue dans toute la parenté. Croiriez-vous qu'à la fin elle avait fini par prendre son rôle de mère au sérieux? Si les hommes avaient le malheur, pour labourer, de l'atteler avec un de ses descendants un peu jeunes, en vue de le dompter, on pouvait être sûr que chaque fois elle se mettait en savon. Le soc butait-il sur une pierre, une racine? La Grise pensait tout de suite à protéger son rejeton. Sans prendre garde si l'autre tirait en arrière, d'un vigoureux élan la vaillante bête bandait les traits de fer dans les palonneaux d'érable, et, à elle seule, elle tirait la charrue et l'autre cheval. Aussi ses descendants la vénéraient-ils comme une aïeule. Quand elle arrivait à l'abreuvoir, il lui suffisait de se mettre un tout petit brin les oreilles dans le crin; tous s'écartaient avec respect pour la laisser boire la première: "A vous d'abord, madame l'aïeule!"

Vous ai-je dit comme elle était commode, **amain?**... En vieillissant, elle était bien devenue un peu grimaceuse; elle n'aimait pas, oh! mais pas du tout, qu'on lui passât devant le nez. Tout de même l'on savait qu'il n'y avait pas de soin et que c'était plutôt cérémonies que **mauvaiseté**. Surtout, ça n'avait peur des chars ni de rien. Les gens de la maison auraient été bien en peine de dire si jamais elle avait pris l'**épouvante**. Pourtant oui, une fois, et je me souviens qu'on en parlait de temps en temps dans les longues veillées.

Le père s'en revenait donc, un soir d'hiver, d'une râlle au fin fond de la paroisse, dans la concession du Grand-Coteau. Il venait de passer le bois des Chevrier et prenait le désert de la montée Saint-Louis, quand en levant la tête, il aperçut en arrière de la voiture quelque chose qui le suivait. Si ce n'était pas un loup-garou, ça se ressemblait comme deux gouttes d'eau. Le père ne croyait pas au loup-garou; il appelait cela des histoires de ma grand'mère. Pourtant, de crainte que sa jument ne partît, vite il saisit les guides et se mit à lui crier: whoo! whoo!... Mais la Grise, avec sa bride sans gardes-yeux, n'avait pas tardé à découvrir le loup. Dans le temps de le dire, les quatre pieds lui levèrent et elle partit comme une **poudrerie**. Le sorcier l'emportait. De chaque côté du chemin les piquets de clôture passaient dans une course si vertigineuse, si affolée que, racontait le père, on se serait cru dans les chars. A ce train-là, le loup-garou ne pouvait pas tenir longtemps; aussi, en moins d'une minute, la Grise lui faisait-elle une queue d'un bon demi-mille.

C'est la seule **épouvante** dont il était fait mention dans l'histoire de la noble jument. Et vous avouerez qu'il y avait de quoi.

Puis donc qu'elle était si commode et si **fiable**, et douce comme un mouton, la Grise devint vite la jument préférée des femmes, quand elles voulaient sortir. D'abord, il faut vous dire qu'un enfant, un petit enfant, pouvait l'attraper, oui, s'il vous plaît, l'attraper, attraper la Grise! Ah! cher Monsieur Rivard, vous vous extasiez quelque part, dans votre **En grand'charrette**, sur l'ivresse de **mener** un cheval. Mais qu'est-ce donc que l'**attraper?** Et, dites-moi, en avez-vous jamais attrapé? N'allez pas croire, vous autres, que cela se puisse faire tout seul. Il y a tout un tour pour attraper un cheval dans le pré. Il faut une corde, un licou et aussi—c'est l'engin principal—une terrine d'avoine, la vieille terrine authentique du quart à l'avoine, vieille terrine toute bosselée, qui a passé et repassé dans les crèches, sous la barbe des chevaux, distribuant trois fois le jour la portion savoureuse et qui, à cause de cela, porte avec soi une vertu irrésistible de séduction. Vous partez donc muni de vos engins, en route pour le haut du champ, le **trécarré**. C'est là que se tiennent de préférence les bêtes en liberté. Là, elles n'ont qu'à lever la tête pour apercevoir, pardessus les clôtures, du vert, du vert, du vert encore, du vert toujours. Que l'herbe est bonne dans ces espaces larges, où souffle une illusion de liberté, loin du fouet, loin du harnais, loin de l'homme et de sa tyrannie!... Bon! vous voilà maintenant à quelque cent pieds du cheval. Attention! N'allez pas gauchement exhiber votre licou. Tenez-le plutôt soigneusement dissimulé en votre dos, et, au bout de la main, agitez dans la terrine séductrice, la belle avoine au grain fort et doré. La Grise, elle, nous regardait venir de loin, de très loin; elle levait la tête entre deux gueulées, une touffe de mil ou de trèfles aux dents, avec l'air de se dire: "Bon! qu'est-ce qu'ils me veulent encore?" Puis, quand lui montrant l'avoine enjôleuse, nous lui disions, du ton le plus câlin: "Viens-t'en, viens-t'en, la Grise", la Grise commençait d'abord par faire un long circuit à l'entour de nous. Elle tenait à nous faire comprendre, la fine bête, qu'elle n'était point dupe. "Je connais cela, allez, mes petits enfants", semblait-elle dire. Mais bientôt l'esprit de soumission à ses maîtres reprenait le dessus. Elle approchait un peu, sentait la terrine, puis résolument se mettait à manger. Pas un moment à perdre, c'est l'instant psychologique pour attraper un cheval. Ne faites ni un ni deux; vite, pendant qu'il se penche, saisissez au toupet une poignée de crin. C'est fait la Grise est attrapée.

Quand le toupet est pris, le cheval est pris. En un tour de main vous lui passez le licou dans les oreilles, vous faites jouer les ardillons des boucles, vous prenez le bout de la corde, et maintenant viens-t'en la Grise; le tour est joué Et alors, vous sentez, vous, petit va-nu-pieds, haut comme ça, vous sentez qu'au bout de la corde, vous suit docilement, comme un prisonnier, un grand animal, "la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite"...

En hiver, quand les hommes, pris par les **battages**, n'avaient pas le temps de venir nous mener, c'est la Grise qui nous conduisait à l'école. Quand, vers huit heures, la vieille **boîte-carrée** bleue était pleine d'enfants, que la mère avait fini d'emmitoufler les plus jeunes en leur ceinturant des **nuages** et des **crémones** jusque pardessus le nez, que chacun tenait son sac de livres et son dîner, alors les plus petits s'asseyaient sur la paille au fond de la voiture, on leur jetait la robe de bison pardessus la tête, et nous autres, les plus grands, assis sur le bord de la boîte, nous menions. Marche, la Grise! Et la Grise nous emportait vers l'école du village. Il y avait bien un mille et demi à faire avant d'arriver, mais la Grise était restée bien alerte malgré son grand âge. Rien ne l'arrtait, ni les bancs de neige, ni les cahots, que nous lui faisions passer au grand trot pour faire enlever les petits du fond. Dans le temps de le dire nous étions rendus. Vite, tout le monde en bas. Nous attachions les guides comme il faut dans le devant de la boîte bleue; la Grise virait toute seule, et toute seule encore, s'il vous plaît, reprenait la route de la maison. N'allez pas croire que c'était si facile. Il fallait compter trois rues avant de prendre la grande rue de l'église qui conduisait au rang des Vois-Vert. La Grise comptait trois rues, et, à la quatrième, sans regarder, tellement elle savait tout cela par coeur, elle virait. Seulement, elle qui aimait à raser les coins quand quelqu'un tenait les guides, faisait alors un grand détour pour ne pas accrocher le poteau de télégraphe au coin de la rue de l'église. Elle avait le sentiment de ses responsabilités. Le long du chemin, elle faisait encore toute seule les rencontres, se jetant toujours du bon côté, à droite, et donnant le plus de chemin possible pour ne pas se faire accrocher. Pas de danger que personne la prît pour un cheval **écarté** et l'arrêtât. On se disait tout bonnement: "C'est la Grise à Chose qui revient de l'école."

Je n'en finirais pas de vous raconter les prouesses de cette jument sans pareille. es enfants, la mère et le père pensaient à toutes ces choses sans doute, pendant que, ce soir-là, ils achevaient en silence de prendre leur souper. Le lendemain, **drès le matin,** on vit arriver, sur quatre roues criardes, une vieille boîte sale et branlante, comme en ont **les Gippsy**, traînée par un vieux cheval aussi efflanqué qu'un squelette. De la voiture descendit un petit vieux à figure d'Abraham, **attelé comme la chienne a Jacques**: c'était l'**acheteux** de guenilles. Le père alla chercher la Grise à l'écurie. L'**acheteux** lui tâta les côtes, lui regarda aux dents et ronchonna d'un ton qui nous blessa beaucoup: "C'est pas une pouliche." Le père se contenta de répondre: "C'est vieux, mais ça a encore du coeur, allez!" Pour nous, nos yeux ne se détachaient pas du cheval de l'**acheteux**, si rosse et si maigre qu'on aurait pu lui compter les côtes de chez le voisin. A la pensée qu'on réservait peut-être le même sort à notre chère vieille Grise, nous nous sentions presque une envie de pleurer. L'**acheteux** mit la main dans sa poche, en tira, mêlé à des bouts de cordes et à des clous rouillés, un petit rouleau de billets de banque tout sales de la poussière de tabac. Un à un, en les comptant, il jeta les billets dans la main du père, lentement, de l'air d'un homme qui a conscience de jeter son argent à l'eau. Le bigre! il achetait la Grise pour trente piastres. Oui, mes amis, pour trente piastres; c'était pour rien. Puis l'**acheteux** passa une corde au cou de la jument et l'attacha derrière sa voiture. A ce moment nous nous approchâmes pour lui toucher une dernière fois: "Adieu, la Grise!"—La Grise partit. Au détour du jardin, comme elle allait prendre le chemin du roi, la pauvre bête parut se douter qu'elle s'en allait pour toujours. Elle se tourna vers la maison, vers ses anciens maîtres, vers l'écurie, vers la terre tant de fois labourée, et poussa un hennissement plaintif. La mère rentra. Nous autres, nous restions là à la regarder s'en aller. Souvent elle se tournait encore pour hennir. Elle passa chez les Landry, puis chez les Campeau, puis chez les Bouchard. Nous ne la voyions plus qu'un peu et de temps en temps, derrière la boite de l'**acheteux**, dans les éclaircies des feuillages du chemin. Quand, à la quatrième terre, elle fut sur le point de disparaître pour toujours au coude du chemin et derrière le bois des Boileau, nous la vîmes tourner la tête encore une fois et le vent nous apporta un dernier hennissement, long, plaintif, déchirant comme un adieu. L'un des enfants, je ne sais plus lequel, se mit à pleurer. "Pauvre Grise!" dit l'aîné. "Pauvre vieille! dit le père, c'est de valeur encore, à cet âge-là!"

Lionel Montal.

LE "DRESDEN"

Il n'a pas été coulé dans les eaux chiliennes

Valparaiso, 17.—Dans le premier récit détaillé du combat naval au large de l'île de Robinson Crusoé, le lieutenant-commandant du croiseur auxiliaire anglais "Orama" a démenti que le croiseur allemand "Dresden" ait été coulé dans des eaux neutres.

"Le "Dresden" se trouvait à environ douze milles au large de l'île Juan Fernandez lorsque nous l'avons aperçu" dit le lieutenant-commandant Fielding, du croiseur "Orama". "Nous lui donnâmes immédiatement la chasse, le croiseur "Glascow" en tête, le "Kent immédiatement derrière et "l'Orama" suivant en arrière-garde.

"Le Glascow" approcha à courte portée et ouvrit le feu. Il tira plusieurs obus avant que les canons du "Dresden" ne fussent prêts à répondre. Les Allemands cherchaient à s'enfuir vers la côte. Le "Kent" décrivit un grand cercle pour l'empêcher de fuir. Avant que le "Kent" ouvrit le feu, la superstructure du "Dresden" était en feu et on se rendait déjà parfaitement compte que le navire allemand était perdu.

"Le "Kent" n'avait pas tiré une demi-douzaine d'obus que le drapeau blanc était hissé par le "Dresden". Nous reçûmes l'ordre de nous tenir près de lui et de recueillir l'équipage. Quelques minutes après avoir emmené les survivants, les flammes atteignaient les soutes à poudre; une terrible explosion se produisait et le croiseur coulait.

"La rumeur que le "Dresden" aurait été coulé en eaux neutres est une absurdité. Cela peut être réfuté en recherchant le point où le navire a coulé."

Washintgon, 17.—Le comte Bernstoff, ambassadeur allemand, a reçu un rapport officiel, indiquant que l'équipage du "Dresden" avait fait sauter le croiseur, après avoir été attaqué dans les eaux neutres chiliennes par des navires de guerre anglais.

Le rapport ajoute que les navires anglais commencèrent le feu à une distance de 3,000 mètres, et que le commandant du "Dresden" préféra son équipage et abandonner le croiseur plutôt que de le laisser détruire par les navires ennemis.

Washington, 17. — L'ambassade d'Allemagne a publié ce soir le texte complet del a dépêche reçue de Valparaiso. Cette dépêche est ainsi conçue:

"Des officiers du "Dresden" qui ont été blessés ont fait le rapport suivant:

"Le "Dresden" était ancré à environ 500 mètres du rivage dans la baie de Cumberland (Juan Fernandez) quand il attaqué par le "Kent", le "Glasgow" et "l'Orama" le 14 mars, au petit jour.

"Il répondit par plusieurs coups de canon au feu de l'ennemi, qui tirait à une distance de deux à deux milles et demi.

"Une bordée d'un des croiseurs ennemis endommagea alors l'arrière du "Dresden". C'est alors que le commandant ordonna de hisser le drapeau blanc et d'envoyer un bateau pour protester contre le bombardement du navire dans les eaux neutres.

"Le commandant du navire anglais répondit qu'il avait ordre de détruire le "Dresden" et que le reste serait réglé par voie diplomatique, et qu'il allait procéder de suite au bombardement à moins que le commandant du "Dresden" ne fasse sauter lui-même son navire. Sur ces entrefaites le plus grande partie de l'équipage fut débarquée, alors que le capitaine restait à bord avec quelques membres de l'équipage.

"Après que le croiseur eut été détruit, le capitaine et cette partie de l'équipage se rendirent à terre. On pense qu'il y a eu de trois à dix tués, mais cela n'a pas été confirmé, mais il y a eu quinze blessés.

"Un navire chilien a aussi été endommagé par des fragments des projectiles anglais, d'autres fragments sont tombés sur le rivage.

"Le gouvernement chilien a envoyé deux croiseurs à Juan Fernandez, avec ordre de faire une enquête sur cette affaire.

"Le "Dresden" n'a pas abaissé son drapeau, comme le rapport officiel de l'amirauté anglaise l'a fait savoir, sans même mentionner que l'attaque a eu lieu dans un port neutre."

DANS LES DARDANELLES

Un dragueur de mines saute

Paris, 18.—Une dépêche spéciale d'Athènes fait savoir qu'un dragueur de mines anglais a sauté hier dans les Dardanelles par suite de l'explosion d'une mine sous-marine.

Dardanelles, via Constantinople, 18.—Les Anglais ont éprouvé un insuccès en essayant de draguer les mines sous-marines des Dardanelles, Ils ont perdu trois dragueurs de mines et un voilier.

Un croiseur anglais, sous la protection duquel les opérations étaient dirigées a été sérieusement endommagé. L'identité de ce croiseur n'a pu être établie.

Les navires anglais sont arrivés sans incident à l'intérieur de l'entrée des Dardanelles, au large de Kum Kale, à environ 11 heures du soir, la nuit dernière.

Le croiseur a immédiatement commencé un violent bombardement des positions où les Turcs avaient installé des projecteurs électriques. Le bombardement a continué sans résultat pendant quelque temps.

Ce matin, à trois heures, les dragueurs de mines ont été aperçus du rivage. Les canonniers turcs les laissèrent s'avancer et alors ouvrirent le feu, coulant les trois dragueurs de mines et endommageant le croiseur.

Le voilier avait été envoyé en observation dans le champ de mines. Il a heurté une mine sous-marine et a coulé.

La canonnade a été excessivement violente et a duré jusqu'à cinq heures du matin.

La flotte alliée n'a pas recommencé le bombardement aujourd'hui.

Un navire de guerre est entré dans la baie vers midi, mais en est ressorti peu après.

Les 8, 9 et 10 mars, il n'y a pas eu de bombardement.

Londres, 18.—Une liste des pertes, publiée par l'amirauté, indique que, dans le combat des Dardanelles, samedi soir, le croiseur léger "Amethyst", qui, d'après une dépêche d'Athènes, est entré dans le détroit jusqu'à Niagara, a eu 23 hommes tués, 19 sérieusement blessés et 18 légèrement blessés.

Le cuirassé "Ocean" a eu deux hommes tués et le croiseur "Prince-George" deux hommes blessés, pendant que deux bateaux de pêche, entre eux, ont eu trois hommes tués et deux blessés.

LE DOSSIER DES ATROCITÉS ALLEMANDES

L'évêque de Tournai meurt victime des brutalités allemandes.

On vient d'apprendre la mort de Mgr Walravens, évêque de Tournai. Le vieil évêque, lors de l'invasion allemande, fut, malgré ses soixante-quatorze ans, pris comme otage, et conduit de Tournai à Bruxelles. Obligé de faire une partie de la route à pied, il fut menacé et frappé à coup de crosse. Les mauvais traitements et les violences infligés au vénérable vieillard par les autorités militaires allemandes ont hâté sa mort. Ces circonstances produisent une vive impression au Vatican.

Ils piétinent le crucifix en blasphémant.

Parmi les rapports fournis aux Commissions d'enquête figure dans les dossiers le récit de la quadruple exécution du maire et du curé de Jarny, fusillés le 26 août, avec les ouvriers mineurs Berniet et Fidler.

Les Allemands, raconte "l'Est Républicain, accusèrent M. Génot d'être monté dans le clocher avec des chasseurs pour leur désigner les positions ennemies; la même accusation fut portée contre M. l'abbé Vouot.

C'était une infâme calomnie, un prétexte odieux, déclare un témoin oculaire. Le maire de Jarnit jouissait d'une corpulence qui suffisait à écarter une telle imputation. Lui, obèse et lourd; lui, presque incapable d'exercices réclamant un peu d'adresse et d'agilité; lui, gravir, comme on le lui reprochait, l'escalier du clocher!.... En d'autres circonstances on eût souri de ce qui ressemblait à un tour d'acrobatie!

En vain le maire protesta avec énergie de son innocence. Les bourreaux refusèrent de l'écouter.

—Oui, répétaient les officiers, blêmes de rage, on a tiré sur nous ... on a tué nos soldats...

Le sort de M. Génot fut vite réglé; la complicité (!) de M. l'abbé Vouot valut au digne prêtre l'honneur de marcher aussi vers le supplice; les mineurs Bernier et Fidler furent compris dans le lot des condamnés.

Vers midi, les quatre hommes furent conduits sur la route de Doncourt. L'endroit choisi pour l'exécution fut le mur d'un enclos où jadis une famille de Jarny avait le droit de réunir ses sépultures et qu'en raison de cette particularité on désigne sous le nom de "cimetière Bertrand".

Là, un maréchal des logis de gendarmerie, en retraite, de qui nous tenons ces renseignements, fut à son tour amené. Qu'avait-il fait? Il n'en savait rien — et ses bourreaux n'en savaient pas davantage.

Une providentielle intervention le sauva. Un Bavarois eut pitié de lui; il demanda sa grâce, jurant que ce maréchal des logis s'était bien conduit, qu'il avait servi la soupe à ses camarades.

On aligna les malheureux. Ils montrèrent un calme, une placidité admirables. L'abbé Vouot porta vers ses lèvres un crucifix; mais le geste du prêtre déchaîna une explosion de fureur sauvage: le chef du peloton arracha violemment l'image du Christ, la jeta jusqu'à terre, la piétina en hurlant les plus ignobles blasphèmes.

Le bruit sec des fusils qu'on arme: un ordre.... et je vis comme un cauchemar les victimes s'écrouler sur le sol....

Et le témoin ajoute:

Le curé n'était pas mort sur le coup.... L'officier s'acharna alors sur l'abbé Vouot; il lui creva les yeux avec la pointe de son épée!.... il lui écrasa le visage à coups de pommeau, répétant sans cesse la même phrase de haine, mâchant les mêmes outrages:

—Tu ne g.... crieras plus! Tu as fini de g.... crier!

Puis, le fusil sur l'épaule, roides comme à la parade, les bandits s'éloignèrent du groupe immobile des martyrs étendus dans l'herbe devant le cimetière Bertrand.

* * *

Le crime d'un enfant de huit ans.

"Mon petit enfant, âgé de huit ans, écrit une Lilloise, jouait aux billes avec des camarades devant notre maison, rue Nationale. Un souvenir lui revint en voyant passer le facteur, et il dit d'une voix assez haute pour être entendu, sans interrompre le jeu: "Mère a reçu ce matin une lettre de père. Il en tue, tu sais, des Boches!" Il n'avait pas pris garde qu'un soldat allemand faisait les cent pas tout près du jeu. Le soldat s'approcha, lui fracassa la tête à coups de crosse et l'acheva d'un coup de fusil à bout portant."

Nous voudrions connaître le nom de ce soldat pour le joindre à ceux que nous verrons juger comme criminels de droit commun.

Département des patrons



Tabliers pour tous les jours

Le nombre de tabliers est tout simplement étonnant et il est encore plus étonnant que chacun ait son usage spécial. Il y a le petit tablier pour la table à thé, bordé et brodé au crochet; le petit tablier à couture avec pochettes pour les ciseaux et les bobines de fil. Pour porter seulement, il y a le tablier de grandeur moyenne; pour balayer, on a le tablier qui cache entièrement le vêtement; pour la cuisine, tout ce que le cuisinier le plus exigeant peut demander. Certains aiment à être enveloppés complètement, d'autres à ne pas être gênés par les manches, au moins à partir du coude; d'autres se contentent d'un tablier à bavette leur servant de défense contre la fleur.

Les inventeurs de tabliers ont satisfait à tous ces goûts de telle sorte qu'il semble que rien autre que ce qui existe aujourd'hui ne se peut inventer. Le temps dira ce qu'il faut en penser. Nous donnons ici le portrait d'un tablier à ceinture. Au lieu de la bavette qui accompagne ordinairement ce genre, ce tablier n'a qu'une partie enveloppant la taille, tout en laissant de larges ouvertures pour les bras. Il n'a pas de manches. Il y a des sous-bras mais pas de coutures sur les épaules. Le dos s'ouvre jusqu'à la ceinture presque, à la façon des bretelles.

La partie jupe est en trois morceaux, avec couture de chaque côté du devant, et flotte un peu au bas. Des grandes poches rendent ce vêtement très utile. Un seul bouton à l'arrière de la ceinture assure la solidité de ce vêtement. Sa coupe prévient sa chute.

Le patron No 7,009 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. Le prix du patron est de 15 sous ou de deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons. La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



SANG DE MOUTON

A l'époque du Carême nous sommes littéralement criblés de questions: à savoir ce qu'il est permis ou défendu de manger. L'une d'entre elles qui revinet sans cesse sur le tapis—il faudrait dire, sur l'assiette,—est la suivante: "est-il permis, les jours maigres, de manger du sang de mouton?"

A ce propos, j'en profite pour résoudre d'autres objections. Est-il défendu de manger, un jour maigre, les restes d'un repas gras? Evidemment oui. On dit bien, à la fin d'un repas copieux, que les restes sont... maigres; mais c'est une manière de dire qu'ils sont peu nombreux.

Est-il défendu, dans même circonstance, de manger de la cervelle? Oui; il est interdit, en ces jours, de manger la chair et les parties de l'animal, comme le sang, la moelle des os, la graisse, etc..., il est vrai, cependant, que certaines cervelles sont plutôt maigres... d'esprit!

Est-il permis de manger du poisson, des huîtres et de la viande, au même repas? Non.

Est-on dispensé de faire maigre parce que personne, ou à peu près personne, ne le fait dans le restaurant ou dans la maison de pension où l'on prend ses repas? Non; car assurément dans n'importe quel restaurant si l'on disait avec fermeté que l'on veut faire maigre aux jours d'abstinence, on ne serait pas éconduit et on ne paierait pas plus cher, ou si par hasard il s'en trouvait un qui se montrât trop difficile, on en trouverait facilement un autre qui le fût moins. Et on ne doit pas trop craindre les railleries; il suffirait, en effet, pour les éviter, de se montrer ferme, car on ne se moque guère ou du moins pas longtemps de ceux qui n'ont pas peur de se montrer ce qu'ils sont; et même il suffit souvent d'un homme qui sait se prononcer pour qu'il y en ait d'autres qui le veulent imiter. Une personne étrangère, parente ou non, arrive à l'improviste, un jour d'abstinence; peut-on lui servir en gras, parce qu'on a peur de la recevoir mal en lui servant maigre? Non. L'arrivée à l'improviste d'une personne étrangère n'est pas un motif suffisant. Cette personne est obligée de respecter la loi de l'Eglise au point que, même dans un hôtel elle devrait demander du maigre; à plus forte raison doit-elle le faire dans une maison particulière. Quant à vous, non seulement vous ne pouvez pas lui présenter du gras de vous-même, mais vous devriez même le lui refuser, si elle vous le demandait sans raison, en cas ordinaire du moins.

Que d'autres cas il serait intéressant de résoudre! J'arrête là et je reviens... à mes moutons. Le sang doit être considéré comme aliment gras, d'autant plus que, d'après les théologiens, les animaux et les oiseaux dont la chair doit être regardée comme défendue les jours d'abstinence sont précisément ceux dont le sang est chaud. C'est donc clair; et si vous me permettiez le mot pour rire, je vous rapporterais la réponse qu'un curé fort original fit à ses paroissiens qui lui demandaient 5 fois par année si le sang de mouton était gras ou maigre: "Ecoutez bien, disait-il, dans le mouton tout est gras. Vous m'avez compris? Tout est gras dans le mouton, excepté... les cornes et la laine!!!"

A. de Ch.

QUE FAUT-IL FAIRE QUAND ON ENTEND SONNER UN GLAS?

Il faut faire trois choses:

1o **Prier** pour l'âme du défunt qui vient de paraître devant **Dieu** et qui a grand besoin d'être assistée:

2o **Songer** que ce glas pourrait bien être le nôtre, si Dieu l'avait voulu, et le remercier de nous avoir épargnés;

3o **Promettre** que nous userons bien du temps qu'il nous laisse à vivre.

DOIS-JE ME MARIER?

Voulez-vous donc savoir si vous avez la vocation au mariage? Voyez si vous avez le courage de vous sacrifier et de mettre votre bonheur à faire celui d'un autre. Si oui, marchez; sinon,—non.

Chacune de vous connait autour d'elle plus d'un ménage malheureux, mais chacune de vous se dit aussi: quand mon tour viendra je saurai mieux choisir, car chacune trouve son Roméo ou son Adélard un prodige de perfection. Je le souhaite, mais prenez garde, rappelez-vous: dans le sac il n'y a qu'une anguille contre deux serpents. Ne vous laissez pas éblouir par la belle mine, les manières élégantes, par un livre pour sa reliure, ni un tableau pour le cadre; il y a de bien vilaines choses dans certains livres à tranche dorée, il y a des croûtes dans certains cadres dorés. Regardez le caractère plus que la mine et surtout plus que le porte-monnaie; on épouse un coffre-fort, les cambrioleurs le forcent. Regardez à la bonne conduite, — aux bonnes moeurs et prenez pour devise: un chrétien ou personne. Ne vous contentez pas de belles promesses; avant le mariage, votre ami vous donnera des promesses aussi facilement que des baisers. Mais entre promettre et tenir il y a de la marge. Exigez que votre futur se corrige avant le mariage, (pas de profession avant le noviciat); s'il n'a pas le courage de le faire alors, il ne le fera jamais; durant le temps de la fréquentation, vous êtes à votre maximum d'influence, vous ne ferez que baisser après. oVus connaissez ces jolis vers, c'est une femme qui parle:

Tant qu'ils ne sont qu'amants
nous sommes souveraines,

Et jusqu'à la conquête ils nous
traitent en reines.

Mais après l'hyménée, ils sont
rois à leur tour.

Commandez

Ce n'est qu'avant le mariage qu'on vous fait la cour, comme des princesses; mais non après, et la chose est vraie dans tous les sens du mot. Exigez donc, commandez donc tant que vous avez le pouvoir en mains. Faites faire un noviciat sérieux. Il y va de votre bonheur.

Mais je m'aperçois que je tombe dans le sermon devant une corbeille de noces, ce qui manque de naturel et d'à propos. En plus des qualités pratiques et morales, il en est d'autres que doit posséder la femme-épouse. Voici un troisième bouquet dans votre corbeille: qualités intellectuelles.

Plus il y a de sympathies entre les époux, plus il y a de chances de bonheur, il ne faut donc pas négliger les sympathies intellectuelles; il faut donc que la femme soit instruite, pas autant mais aussi bien que l'homme. Rien ne s'y oppose. N'est-ce pas son aide pour le travail de la vie, et si l'esprit empêche de dormir, comme on dit, je ne sache pas qu'il empêche de travailler. Instruire la femme n'est-ce pas un danger? Au contraire, les têtes les plus pleines sont celles qui tournent le moins facilement. Instruisez-vous: le savoir le plus grand est une facilité de plus pour faire le bien, pour trouver le bonheur.

COMMENT ILS MEURENT

Le capitaine de Laage, du 202e d'infanterie, de la 60e division de réserve, est tombé devant l'ennemi, à l'attaque du 21 décembre, devant Souain.

L'ordre étant venu de sortir des tranchées, le capitaine s'adressant à un brigadier d'artillerie, agent de liaison, qui se trouvait près de lui, lui dit: "Etes-vous chrétien?" et sans lui donner le temps de répondre: "Quant à moi, dit-il, je le suis", et, très simplement, il s'agenouilla dans la tranchée humide et boueuse, faisant sa prière.

Puis il se releva, arma son revolver et s'élança à l'assaut en s'écriant: "Et maintenant, en avant!" Il avait à peine fait 3 mètres qu'un obus l'étendait raide mort.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

EGLISES CATHOLIQUES ET OFFICES PROTESTANTS

Dernièrement le **Telegram** citait le cas d'une ville allemande où depuis des siècles l'église est partagée entre protestants et catholiques.

Cela se peut-il? nous demande un de nos lecteurs?

Le fait existe: il se trouve même en Allemagne plusieurs édifices religieux partagés entre les catholiques et les protestants.

Qu'en penser? "Peut-on, comme le demandait dernièrement un journal français, mettre une église catholique, en dehors des offices paroissiaux, à la disposition d'un pasteur protestant pour l'exercice du culte protestant?"

A la question ainsi posée, il a répondu nettement: **Non.**

Et la raison?

C'est que cette tolérance, dont il existe plusieurs anciens cas en Allemagne, est souvent préjudiciable à la foi et ne peut être érigée en règle par l'Eglise catholique. A une demande de partage d'un édifice religieux, faite par une secte suisse, Pie IX, en 1873, a répondu qu'il préférait voir les catholiques renoncer à offrir le Saint Sacrifice dans une église où l'erreur et la vérité seraient mises publiquement sur le même pied.

C'est appuyé sur ces impérieux motifs de conscience qu'on a refusé dans le Pas de Calais l'usage aux protestants des églises catholiques.

CE QU'A DONNE LE PAPE

Quelques bigotes feuilles protestantes, toujours à l'affut d'une insulte quelconque au Pape, ont demandé avec indignation ce qu'il avait fait pour secourir la Belgique exilée et souffrante.

En cela, elles n'ont été que l'écho de certaines feuilles radicales de France. Et la réponse qui vaut contre ces dernières vaut aussi contre les premières. Nous sommes heureux de citer la suivante, empruntée de la **Croix**, de Paris:

Un don du Pape

Sous ce titre, avec sa parfaite mauvaise foi habituelle, la **Bataille syndicaliste** publie la note suivante:

"On a beaucoup parlé de la quasi indifférence du Pape à l'égard de la Belgique. Mais le "représentant de Dieu" vient, "pour satisfaire aux désirs de son coeur de Père commun des fidèles et aux sentiments de sa tendresse pour les fils de sa chère Belgique", de faire don d'une somme de 500 francs pour les soldats belges malades. Le Pape regrette "que les douloureuses circonstances ne lui permettent pas de faire davantage".

Ce que la **Bataille syndicaliste** omet de dire, c'est qu'il s'agit là exclusivement des soldats belges soignés au Mans et qu'au Mans on en est extrêmement reconnaissant.

Ce qu'elle oublie de dire, c'est que la guerre prive le Vatican de ses ressources habituelles et qu'il secourt cependant à la fois les Polonais, les victimes du tremblement de terre italien, les soldats belges et bien d'autres misères avec une générosité remarquable.

Ce qu'elle oublie de dire, c'est ce qu'elle a donné, elle, **Bataille syndicaliste**, en dehors de ses blasphèmes et de ses injures. Des gens dont toute la générosité se borne là devraient du moins avoir la pudeur du silence."

Par exemple qu'a donné l'**Orange Sentinel**?

LE PAPE ET LA BELGIQUE

Il s'est trouvé de nombreux journaux protestants non seulement en Europe, mais au Canada, pour dénoncer la conduite du Pape vis-à-vis de la Belgique. Selon ces critiques, il n'aurait montré que de l'égoïsme et par son silence (?) aurait indirectement approuvé l'Allemagne.

Malheureusement pour ces critiques à l'âme si sensible, la Belgique—le pays même en cause—pense tout différemment. Et c'est par des remerciements officiels au Pape qu'elle a exprimé son opinion.

Dès que lui parvint le texte officiel de l'allocution consistoriale du Souverain Pontife le 22 janvier, le ministre des Affaires Etrangères envoya au cardinal secrétaire d'Etat le télégramme suivant:

"Le gouvernement belge apprécie hautement cette allocution qui réprouve la violation du droit et de la justice et qui, par une mention spéciale, exprime la bienveillance de Sa Sainteté pour la Belgique. **Cette allocution a produit une heureuse impression parmi les Belges réfugiés** hors de notre pays, et je suis persuadé qu'il en sera de même chez les Belges restés en Belgique."

MORT DU CHANOINE LECIGNE

Les derniers journaux de France nous apprennent la mort subite du Chanoine Lecigne. Il était directeur de l'**Univers** et y tenait avec une verve ravissante la place qu'y tint si brillamment pour l'Eglise, le grand journaliste catholique, Louis Veuillot.

L'**Univers** a cessé de paraître depuis le début de la guerre.

AU PIED DU MUR

Un colonel prussien, Wengers Ky, chef du district de Malines, a eu l'audace d'écrire, le 20 janvier 1915, au cardinal Mercier, pour demander "quels prêtres auraient été, quoique innocents, tués dans le diocèse de Malines."

Le primat de Belgique a immédiatement répondu:

"Les noms des prêtres et des religieux du diocèse de Malines qui, à ma connaissance, ont été mis à mort par les troupes allemandes, sont les suivants: Dupierreux, de la Compagnie de Jésus; les frères Sébastien et Albert, de la Congrégation des Joséphistes; le Frère Candide, de la Congrégation des Frères de la Miséricorde; le P. Maximin, Capucin; le P. Vincent, Conventuel; Carette, professeur; Lombaerts, Goris, de Clerck, Dergent, Wouters, van Bladel, curés.

A la date de Noël, lorsque je publiai ma Lettre pastorale, je ne savais pas encore avec certitude quel sort avait subi le curé de Hérent; depuis lors, son cadavre a été retrouvé à Louvain, et identifié."

Le cardinal termina sa réponse par l'offre de constituer une commission d'enquête **constituée, en parties égales, de délégués allemands et de magistrats belges et présidée par le représentant d'un pays neutre.**

Jusqu'à présent le cardinal Mercier n'a pas encore reçu de réponse à sa proposition.

LES MISSIONS ET LA GUERRE

Comme toutes les Congrégations de religieux et tous les diocèses de France, la Société et le Séminaire des Missions étrangères de Paris payent leur tribut de patriotisme. Plus de 200 missionnaires ont quitté les missions hindoues, indo-chinoises, chinoises, coréennes ou japonaises pour répondre à l'appel de leur patrie. Cet exemple a été suivi à Paris par 103 aspirants qui pour cela ont du interrompre leurs études.

Neuf sont déjà tombés sous les balles allemandes. Dix-huit autres sont plus ou moins gravement blessés et huit autres sont prisonniers.

Il ne reste plus au Séminaire des Missions Etrangères que onze aspirants: de ceux-là plusieurs partiront avec la classe 1916.

LA JEUNESSE ET LE THEATRE

C'est tantôt la veillée... Les usines, boutiques et magasins ont fermé leurs portes depuis une heure. Vos fils sont revenus tous s'asseoir à la table de famille.

Ils achèvent leur souper, les uns avec hâte, l'air tout préoccupé, taciturnes; les autres faisant durer le repas par leurs joyeux propos ou par l'exposition de quelqu'idée merveilleuse qui leur est venue durant le travail.

Enfin, le dernier coup de cuiller est donné. Vos fils quittent la table. Les taciturnes et les joyeux font un brin de toilette: Ils vont sortir!

Les premiers sont pressés. Aux petits frères et petites soeurs qui aussitôt le souper fini, se sont bravement mis à leurs devoirs de classe, ils n'ont pas le temps de donner un coup d'oeil, ni un mot. A côté des enfants ils passent sans les voir; et ils partent sans même avoir dit où leur soirée sera dépensée: Ils vont prendre l'air!

A pas lents, ils arpenteront pendant une heure ou deux l'asphalte des trottoirs. Au gré des rencontres, ils formeront des groupes qui s'entremêlent et s'entassent à certains endroits.

Ne demandez pas pourquoi ces rassemblements. Ne voyez-vous pas de loin une lueur brillante qui les éclaire? Vos fils sont au théâtre, aux vues animées! Pauvres papillons qui courent à l'éclat des façades laides à force de lumières! N'y vont-ils pas brûler leurs ailes?... Hélas! n'ayez point hâte de savoir, pères et mères! Leur retour à la maison vous apprendra ce que leur a coûté cette imprudence.

Avant qu'ils n'aient éclairé leur âme aux feux de la rampe, ou qu'ils ne l'aient intéressée aux films sensationnels, vos fils fuyaient-ils la vie de votre foyer? rentraient-ils un peu gris!.. vous revenaient-ils ennuyés, las, prompts à répliquer à vos moindres observations, durs aux autres membres de la famille? esquivaient-ils la prière en commun?.. rougissaient-ils quand vous leur demandiez s'ils allaient à confesse? avaient-ils l'air, enfin, d'être sans cesse au supplice chez vous... comme aujourd'hui, hélas!

A quoi ont-ils passé leur soirée? —Vous ne le saurez jamais, pères et mères. Et cela vaut mieux. Vos nuits seraient plus mauvaises peut-être; si vous saviez...

Vos jeunes gens vous reviennent après la veillée fatigués comme après un effort pénible: C'est que leur âme a souffert de leur soirée! Ils rapportent l'ennui de tout: leur coeur est atteint!..

Vos fils font partie de cette jeunesse qui n'a plus d'autre regret que celui d'avoir un nom qu'il faut respecter encore. S'attachant à tout ce qui est léger, frivole, elle sera bientôt prête à tous les déshonneurs... N'ayant plus de fibres au coeur qui vibrent au son du beau, du vrai, du bien: Jeunesse ternie, vaine, vide!—"La Vie Paroissiale", Jacques-Cartier, Québec.

HUMOUR ANGLAIS

Après un combat, aux environs de La Bassée, les Anglais relevaient les morts et leur rendaient les derniers devoirs. A un moment donné, ils s'approchèrent d'un Allemand, qui gisait immobile, et qui avait réellement bonne mine pour un mort. Un des Anglais lui marcha sur la main comme par mégarde, le défunt fit une affreuse grimace.

—Il est bien mort, dit froidement le sous-officier. Enterrez-le.

On vit alors le cadavre se mettre à genoux, affirmer qu'il avait toujours considéré les Anglais comme ses meilleurs 'kamarades' et ajouter, comme Scapin, qu'il mangerait volontiers une bonne soupe, avec quelques mètres de saucisse auteur en attendant qu'on l'enterre.

—Non, non, dit le sous-officier. Il dit qu'il n'est pas mort, mais les Allemands sont si menteurs qu'on ne peut pas les croire. Enterrez-le avec les autres.

LE CIMETIERE

Chaque jour nous voyons passer à travers les rues de nos villes, un cortège silencieux et triste. Parents et amis accompagnent à sa dernière demeure un homme qui s'est acquitté de la vie, de sa tâche, et qui est entré dans l'éternité.

La journée est finie. La gerbe est liée, l'homme emporte avec lui ivraie et bon grain. Elle reposera avec lui, jusqu'au jour où le divin Moissonneur l'appréciera à sa valeur devant l'univers entier. En attendant l'homme prend sa place au cimetière. Il est dans la cité des défunts.

L'étendard du Roi des vivants et des morts flotte seul sur cette ville, la croix du Sauveur Jésus. Seule aussi la croix ombrage la tombe de ses citoyens. Plus de nationalités différentes, plus de distinctions sociales... La croix, la croix seule sur tous ces hommes. Il n'y a plus là que des chrétiens avec une moisson d'oeuvres chrétiennes plus ou moins riche: du bon grain ou de l'ivraie, de l'or pur ou du plomb, l'un monnaie du ciel, l'autre richesse de l'enfer. Tout change de nom et de nature dans le tombeau.

Le calme de l'éternité règne en ces lieux. Plus de tumulte et d'emportements, plus de procès ni de disputes, plus de cris de joie ni de soupirs de douleur, plus d'ambition, plus de passions, plus de tribunaux pour arrêter le conflit des intérêts humains ou venger des droits foulés aux pieds: le calme, le repos, le silence...

Les vivants subissent cette influence du milieu. On parle à voix basse dans la cité des morts. On n'y entend que les murmures de la prière, des paroles douces et plaintives qui rappellent les souvenirs d'autrefois et murmurant à l'oreille du mort des regrets et des espérances Langage de coeurs qui par delà le tombeau s'aiment encore et vivent d'une commune vie, paroles d'espérance qu'on aime à se redire des deux côtés des tombeaux... La croix du sépulcre pointe vers le ciel, vers la patrie, et l'on songe au rendez-vous futur... à Dieu! Chez Dieu nous nous réunirons.

Un chrétien emporte toujours d'une visite aux morts un accroissement de foi et de bonne volonté dans le bien ou un remords qui l'invite à regarder dans la direction de la croix, en haut, vers l'avenir, vers le ciel.

LA MESSE ET LES DEFUNTS

Entre tous les moyens de délivrer les âmes du purgatoire le plus efficace, le plus plus salutaire, est le sacrifice de la messe. C'est la doctrine même de l'Eglise: "Les âmes du purgatoire, dit le concile de Trente, sont secourues par les prières des fidèles et surtout par le précieux sacrifice de l'autel."

Lorsque le bienheureux Suso, dominicain, étudiait à Cologne, il fit avec un religieux de ses amis, un pacte aux termes duquel celui des deux qui survivrait à l'autre dirait pour le défunt une messe le lundi et le samedi de chaque semaine. Son compagnon étant mort le premier, Frère Henri remplit d'abord exactement son engagement, mais finit par le négliger. Son ami lui apparut plusieurs fois pendant la nuit et lui reprocha en gémissant de manquer à sa promesse. Frère Henri l'assura qu'il ne l'avait jamais oublié dans ses prières. "Cela ne suffit pas, dit le mort, ce sont des messes qu'il me faut. Le Sang de Jésus-Christ peut seul éteindre les flammes qui me brûlent."

Si les prières d'un bienheureux ont été insuffisantes, que dire des nôtres, si sèches, si distraites? Unissons-les donc à celles de Jésus pendant le saint Sacrifice de la messe.

Aimons les mystères où Dieu a mis le plus d'amour, il nous en récompensera.

Je suis corps et âme, mais la différence d'éléments ne doit pas empêcher les oeuvres.

Autour de la Ferme



C'est une mine d'or que je veux vous faire connaître. Une mine d'or, dites-vous? Oui, une vraie mine d'or, seulement il faudra faire une petite conversion et vous aurez de l'or et de l'or en quantité.

Et votre secret?

Un champ de luzerne.

Pourquoi, chers cultivateurs, aller au loin chercher du foin naturel de prairie, en laissant croître les mauvaises herbes sur vos champs en été, et de plus en ruinant vos chevaux à traîner de lourdes charges à travers les bancs de neige, en hiver.

Vous pouvez avoir quinze fois la valeur de ce foin à votre porte.

Quinze-fois la valeur de ce foin, dites-vous? Vous vous moquez de nous.

Pas du tout; nous sommes sérieux: quinze fois la valeur de ce foin. Si vous croyez que nous exagérons, jetez une lettre à la poste à l'adresse de M. Arpin, de Lorette, et il confirmera nos dires.

Sur quelques acres de terre bien préparées on a ensemencé de la graine de luzerne.

La première récolte a donné trois tonnes à l'acre, la deuxième tout près de quatre, et la troisième cinq tonnes à l'acre.

Remarquez que nous appelons récolte de l'année le rendement total de l'été, car l'été dernier on a coupé la luzerne trois fois durant la saison.

Mais, dites-vous, vous êtes encore loin de quinze fois la valeur de foin de prairie naturel.

Pas si vite, un peu de patience, s'il vous plaît.

Vous savez peut-être que la protéine est la substance qui fait produire le lait aux vaches.

Or le mil, qui vaut mieux que le foin de prairie, contient 5% de protéine, tandis que la luzerne en contient 15%.

Il y a donc trois fois plus de substance produisant le lait dans une tonne de luzerne que dans une tonne de mil, et par conséquent que dans une tonne de foin de prairie.

Or quand le cultivateur a pris une tonne de foin par acre de prairie naturelle, il faut que ce foin soit fort beau.

Or nous venons de voir que le rendement de luzerne sur un terrain bien préparé est de cinq tonnes à l'acre.

Comme quantité, donc, nous avons cinq tonnes de luzerne contre une tonne de foin et comme cette luzerne contient trois fois plus de substance productive du lait que le foin il s'en suit que la luzerne vaut quinze fois le foin naturel de prairie. 3 x 5—15.

Conséquence pratique.

M. Arpin tire plus de lait d'un troupeau de dix vaches qu'il n'en tirait d'un troupeau de quarante vaches il y a quelques années et avec beaucoup moins de travail, c'est clair, en dépit d'une abondance de soins donnés à ce petit troupeau.

C'est là une mine d'or, nous osons le proclamer sans crainte.

Et comme conclusion, laissez-nous vous dire que s'il vous prend envie un beau jour de relever cette pièce de luzerne pour y mettre du blé, vous aurez du trente-cinq ou quarante minots à l'acre.

Cultivateurs, attention!!

DE L'AGE

L'âge du cheval se connait aux dents. Celles-ci s'usent et par conséquent changent de forme à mesure que l'animal vieillit.

Les premières dents du cheval ou dents de lait ne sont pas semblables à celles qui viennent ensuite: ces secondes dents s'appellent dents de remplacement. Elles sont plus dures et moins blanches que les dents de lait.

Voici à quoi on reconnait l'âge:

Du 5e au 15e jour les dents du milieu sortent; du 25e au 50e les premières dents de côté sortent.

Les deux autres ne sortent que de 6 à 11 mois.

A 2 ans ½ les premières dents sorties tombent et sont remplacées vers 3 ans.

A trois ans ½ les deux secondes sorties tombent et sont remplacées vers 4 ans.

Les 2 dernières, les coins, tombent à 4 ans et demi et sont remplacées à cinq.

A 6 ans les dents du milieu (pinces) ont leurs bords à la même hauteur elles sont à ras, elles ont rasé.

A 7 ans les secondes (mitoyennes) ont rasé à leur tour.

A 8 ans toutes les dents ont rasé.

A partir de 8 ans il est très difficile de reconnaître l'âge; le cheval est dit hors d'âge, il ne marque plus.

DE BONS PROFITS

Un des centres de contrôle laitier maintenu par le service de l'industrie laitière à Ottawa, à fourni en 1914 des contrastes tellement surprenants dans la production du lait et du gras qu'ils ne peuvent manquer d'attirer l'attention de tous les laitiers progressifs. La meilleure vache du troupeau n'a donné que 4,158 livres de lait et 155 livres de gras; la moyenne du troupeau entier n'a été que de 3,772 livres de lait et 136 livres de gras. Or, dans un troupeau voisin, le plus faible rendement individuel avait été de 5,658 livres de lait et 278 livres de gras; la moyenne du troupeau se chiffrait par 7,255 livres de lait et 342 livres de gras. Il y a eu dans ce même troupeau, plusieurs rendements qui dépassaient 8,000 livres de lait et une bonne vache métisse a même produit 14,400 livres de lait et 562 livres de gras.

Quant à la question de nourriture, le prix de l'alimentation pour un bon nombre de troupeaux, était de quarante à cinquante dollars par vache; même à ces chiffres élevés le profit, déduction faite du coût de la nourriture, était de $46 à $50, comme moyenne du troupeau.

Voilà des résultats fort encourageants pour le propriétaire et qui sont de bon augure pour l'avenir du contrôle laitier dans les provinces maritimes. Ces rendements de $50 et $65 de profit net, au-dessus du coût de la nourriture, peuvent fort bien servir de modèle à d'autres laitiers. Cette méthode qui consiste à déterminer la valeur respective de chaque vache,—le profit exact que donne chaque tête du troupeau,—prépare de solides fondations sur lesquelles on peut établir un troupeau avantageux au point de vue commercial.

C. F. W.

MACHINES ECONOMIQUES

Vous qui êtes un homme pratique et qui vendez vos récoltes sous forme de lait, avez-vous jamais pensé que la machine avec laquelle vous transformez ces récoltes en lait—c'est-à-dire la vache laitière—a besoin d'être examinée et réparée? Une nouvelle machine, à fonctionnement plus économique, peut rembourser plusieurs fois sa valeur en peu de temps. Examinez donc vos vaches à ce point de vue. Vous en trouverez sans doute plusieurs qui produisent leur lait très économiquement; il y en a d'autres dont vous serez heureux de vous défaire au plus tôt.

Quelques chiffres transmis par des cultivateurs au service de l'industrie laitière, à Ottawa, montrent que dans certains troupeaux, le lait coûte à produire $1.45 les 100 livres; dans le même voisinage il y a d'autres troupeaux dont le lait ne revient en moyenne qu'à 80 centins les cent livres. De même, entre deux vaches d'un même troupeau, le prix de la nourriture nécessaire pour produire une livre de gras de beurre varie souvent de vingt-trois à quarante-neuf centins.

Or chaque vache du troupeau devrait payer. Vous pourrez y arriver très rapidement si vous voulez vous donner la peine de contrôler soigneusement la production. Pesez le lait de chaque bête faites-en l'épreuve régulièrement et vous découvrirez bien vite les machines dans votre fabrique de lait qui ne fonctionnent pas économiquement. Donnez-vous pour règle alors de ne plus garder dans votre troupeau que ces bêtes qui rapportent au moins de vingt à trente dollars de profit sur la nourriture qu'elles consomment. Est-ce que chacune de vos vaches vous donne ce profit? Assurez-vous en, cela en vaut la peine.

C. F. W.

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Oeufs—	
Frais pondus	20-22
Beurre—	
Crêmerie	35
Ferme (dairy)	22-28
Lard—	
En briques	.12
Chaudière (50)	$6.13
Seau (20)	2.52
Caisse (5)	7.72
Caisse (3)	7.80
Fromage—	
Nouveau	.19¾
Twins	.20
Viandes préparées—	
Boeuf	12½-12
Veau	.12½
Mouton	13-16
Porc	.09½
Viandes cuites—	
Jambon	.13.17
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	10½
Pieds de cochons	$1.25
Volailles—	
Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09
Alimentation—	
Son (tonne)	$24-$25
"Shorts"	$26-$27
Sucre—	
Extra, garanti	$7.30
Foin et fourrage—	
Manitoba, naturel	$17
No. 2	$16
No. 3	$12
Sauvage, No. 1	$14
Sauvage, No. 2	$12
Sauvage, No. 3	$11
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34
Fleur—	
Patents	$7.70
Avoine roulée, sac de 80	$3.50

LES GRAINS

Blé—	
No 1 nord	
No 2 nord	148¼
No 3 nord	145¼
No 4	139¼
No 5	134¾
No 6	130¾
Avoines—	
No 2 blanche	62¾
No 3 blanche	60¼
Extra No 1 fourrage	60¼
No 1 fourrage	59¼
No 2 fourrage	58¼
Orge—	
No 3	
No 4	72
Rejeté	70
Fourrage	70
Lin—	
No 1 N W C	170
No 2 C W	167

UN REVE DU KAISER

La possession immédiate de l'Afrique et de l'Océanie

Le projet avorté de germanisation de l'Europe n'était qu'une manifestation partielle de la mégalomanie de Guillaume II. L'ambition du kaiser était plus vaste. En attendant la domination impériale sur le monde entier, elle visait nettement la possession immédiate de l'Afrique et de l'Océanie.

MM. le baron Hulot et Robert Chauvelot l'ont prouvé, documents en mains, au cours d'une séance extraordinaire de la Société de Géographie de Paris que présidait M. Ch. Lallemand, de l'Institut, et à laquelle assistaient avec M. Sarrant, ministre de l'instruction publique, le lieutenant-colonel Vallière, représentant le président de la république, et les représentants des ambassadeurs d'Angleterre, de Russie, du Japon et des différents ministères.

Le baron Hulot a montré que le rêve caressé par Guillaume II était la création d'un immense empire englobant l'Afrique centrale, s'appuyant sur le Cameroun, l'Afrique orientale allemande et le sud-ouest africain, absorbant en majeure partie notre Afrique équatoriale, et en totalité le Congo belge et l'Angola portugais.

L'action économique de l'Allemagne s'exerçait, d'ailleurs, depuis ces dernières années, bien au delà de ces limites. Il suffit de rappeler l'influence croissante des établissements allemands en Guinée portugaise et dans la république de Libéria, la politique suivie en Abyssinie par le gouvernement de Berlin et les entraves qu'il ne cessa d'apporter à notre installation au Maroc.

La simple vue d'une carte de l'Afrique portant le tracé des chemins de fer déjà établis et des projets de voies ferrées arrêtés par l'Allemagne, carte que le baron Hulot a présentée à ses auditeurs, prouve clairement les tendances hégémoniques du kaiser en Afrique.

A son tour, l'explorateur Robert Chauvelot a exposé la situation de l'Allemagne dans le Pacifique. Il a parlé d'abord des menées allemandes en Chine, à Kiao-Tchéou où, grâce à l'influence de Mgr Anzer, évêque du Chan-Toung, Guillaume II faisait bientôt reconnaître son protectorat sur cette province. Il a montré ensuite l'Allemagne projetant ses tentacules sur l'Océanie et rêvant un nouveau "Drang nach oesten" allant des Carolines aux Mariannes achetées à l'Espagne, à la Nouvelle-Guinée, à l'archipel Bismarck, aux îles Salomon et à l'archipel polynésien des Samoa, pour aboutir au canal de Panama et, de là, rayonner dans tous les ports de l'Amérique latine occidentale...

Il y a une chanson de Nadaud dans ce goût: "Si la Garonne avait voulu!"

LE FORCEMENT DES DETROITS

Il demandera encore un mois d'opérations

Milan, 19.—Un correspondant spécial du "Corriere della Sera", dit tenir du capitaine du "Canada", navire hôpital français, que la prudence gouvernera les efforts que feront les amiraux des flottes alliées, pour forcer le passage des Dardanelles. Il faudra encore au moins un autre mois pour réduire au silence les forts turcs, spécialement ceux qui protègent les détroits à Chanak Kalessi.

Les opérations contre Smyrne, déclare le correspondant, ont un double objet. Le premier est d'empêcher le transfert du 13e corps d'armée turc, qui se préparait à partir pour les Dardanelles, et le second de couper les communications de l'armée turque qui a été envoyée contre l'Egypte.

Paris, 19.—Le correspondant de l'agence Havas à Athènes, dans une dépêche datée du 17 mars, dit que les opérations navales des alliés devant Smyrne ont été temporairement suspendues, et que les Turcs profitent de ce moment de répit pour réparer les dommages causés à leurs batteries et à leurs forts. Ils font de même dans les Dardanelles et sur les deux rives del a mer de Marmara.

D'après les dernières informations reçues à Athènes, continue le correspondant, il y a environ 180,000 Turcs à l'ouest de Constantinople.

Quarante mille hommes sont dans la péninsule de Gallipoli; 30,000 dans la Turquie d'Europe, et les autres sur la côte asiatique des Dardanelles.

On a annoncé ici que les Turcs placent des canons sur les principales hauteurs environnant Constantinople, sur les côtes asiatique et européenne du Bosphore.

* * *

Amsterdam, 19.—D'après la "Gazette de Berlin", M. Henry Morgenthau, ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, a quitté cette dernière ville pour les Dardanelles, avec la permission du gouvernement turc.

* * *

Londres, 19. — Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter, reproduit le passage suivant donné par la "Vossische Zeitung", de Berlin, d'une allocution prononcée hier par le feld-maréchal allemand baron von der Goltz, dans une réunion à l'ambassade allemande de Constantinople:

"Les Turcs sauront maintenant comment repousser les attaques qui se renouvelleront dans les Dardanelles, et pour lesquelles ils font les plus grands préparatifs. Les futurs historiens, j'en suis convaincu, feront l'éloge de la défense des Dardanelles, comme d'un fait d'armes d'une grande valeur militaire.

"La leçon que je tire jusqu'ici des combats qui ont eu lieu dans les Dardanelles est que les canons de calibre moyen placés sur le rivage, sont des plus effectifs contre les cuirassés."



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, patente de préemption peut être obtenue, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix. $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

LE PAS

Le R. P. Guilloux, arrivait en traine à chiens du lac Pelican vendredi dernier. C'était la première fois qu'il revoyait Le Pas depuis onze ans, aussi était-il très étonné de voir les changements qui s'étaient opérés dans notre ville. La dernière fois que je suis passé ici, dit-il, les bâtisses qu'il y avait étaient les maisons de l'agence Indienne, le poste de la Cie de la Baie d'Hudson et trois ou quatre autres petites maisons, construites en billots. Arriver onze ans après et trouver une population de 2,222 habitants (dernier recensement officiel en date du 1er mars 1915) pouvait le surprendre un peu. Le Révérend Père officiait à la grand'messe dimanche dernier.

* * *

Naisance.—Un garçon est né samedi, 6 mars, à M. et Mme Dominique Cuillerier.

* * *

J.-A. Courcy a vendu 2,000 tonnes de glaces cet hiver. Il était le seul en ville à prendre des contrats de glace durant la saison.

* * *

Le printemps semble être revenu, la neige disparait rapidement. M. A. Landry a vu deux corneilles lundi; c'est un bon signe que le printemps est proche.

* * *

Le R. P. Renault, missionnaire deservant Port Nelson, était de passage à l'évêché mardi. Il arrivait de Winnipeg mardi après-midi et repartait pour le nord par le train de mercredi après-midi. Le R. P. Renault était le prêtre desservant Le Pas avant l'intronisation de Sa Grandeur Mgr Charlebois.

* * *

MM. Eug. Brochet et Yves Martret, deux Français qui travaillaient à Port Nelson, sont de passage en notre ville. Ils doivent partir prochainement pour la France rejoindre leur régiment.

* * *

Une attribution de $10,000 est accordée par le gouvernement pour la protection du gibier dans le territoire annexé du Nouveau Manitoba.

* * *

La demande qui avait été faite au gouvernement pour la construction d'un chemin de voiture conduisant aux mines d'or du lac Herb a été accordée et une somme de $1,500 a été votée pour cette fin.

* * *

Il serait question au Département de l'Intérieur de drainer les terrains couverts par les eaux du lac du Pas en baissant le niveau de la rivière Saskatchewan. En le faisant le Département ouvrirait à l'agriculture une des meilleures terres du Canada.

* * *

Les personnes désirant obtenir des informations sur Le Pas et ses environs, pourraient s'adresser à M. A. Pelletier ou à M. D.-F. de Trémaudan, Le Pas, Man.

SAINTE-AMELIE

Le douloureux événement auquel on s'attendait depuis quelques semaines vient de se réaliser. Mme Anthime Therrien, après une longue maladie, est morte le 12 mars.

Il y a presque un an que Mme Therrien s'était rendue à Ninette pour bénéficier du régime salutaire auquel sont soumis les patients du sanatorium. Quelques mois après, elle nous revenait tellement changée que son rétablissement complet nous paraissait certain. Mais hélas! l'habile docteur de Ninette, dont la malade avait gardé un souvenir si reconnaissant, s'il sut enrayer momentanément les progrès du mal, ne put cependant augurer une guérison radicale. Aussi, malgré les apparences d'une santé entièrement refaite et malgré la parfaite docilité apportée aux sages et prudents conseils de son médecin, Mme A. Therrien constata bientôt le retour du mal et sentit ses forces décliner rapidement. Dès lors, elle se prépara avec résignation au mot d'ordre du ciel. Sa grande consolation, ces derniers temps, fut de se faire apporter souvent la sainte communion où elle cherchait et trouvait toujours la patience et la force nécessaires pour souffrir. Rien d'étonnant qu'on l'ait vue si calme et si résignée devant la mort qui arriva sans les terreurs de l'agonie.

Les funérailles eurent lieu le 15 mars, au milieu d'un grand concours de parents et de connaissances. Et maintenant sa dépouille mortelle repose près de la tombe des trois petits anges qui attendent avec leur mère le grand jour de la résurrection.

La mort, entendons-nous dire souvent, n'est que l'écho de la vie. Si la mort de Mme Anthime Therrien a été si belle, c'est qu'elle était en effet l'écho fidèle d'une vie vraiment vertueuse. Cette pensée est bien de nature à tempérer l'affliction de l'épouse, du père, du frère, des soeurs et des autres parents que la défunte laisse sur la terre.

St-Alphonse.

SAINTE-ROSE DU LAC

La vive douleur que la perte de leur jolie église a causée aux paroissiens d'ici commence à se cicatriser et leur généreuse résignation sous le coup de la main de Dieu qui les a frappés que parce qu'il les aimait, va produire ses fruits—en effet, grâce à l'assurance que la prudence de leur Curé a ménagée et au bon vouloir de nombre de ses paroissiens qui se font un plaisir de seconder en tout le Père de la Paroisse, ils vont bâtir une église qui comptera parmi les plus belles du diocèse et qui sera comme un monument de leur zèle pour la gloire de Dieu, de leur grande générosité et de leur confiance en la Providence qui certainement les récompensera en leur donnant une abondante récolte.

M. le baron de la rue du Can a été le premier à répondre à l'invitation pour le charroyage du gravier. Noblesse n'oblige-t-elle pas? Il est vrai que notre saint coparoissien a agi en vertu d'un tout autre motif. M. Dupras, un autre qui ne marchande pas avec le bon Dieu, est arrivé bon deuxième. Tant qu'à M. Octave Pinette, il aime le solide! Aussi il a le mérite d'avoir fait le premier voyage de pierres.

Les plans et soumissions pour la construction de l'église affluent. Qui l'emportera? Le plus raisonnable sans doute! C'est ce que décideront M. le Curé avec ses syndics, dont l'élection aura lieu mardi soir le 23 du mois présent.

M. le Curé a dû s'absenter presque toute la semaine relativement à la grande construction qui va commencer sous peu.

* * *

Sainte-Rose se portait en foule mercredi soir au-devant de M. et Mme Jos. Allard et Yvonne, leur fille, qui revenaient d'un long voyage dans la vieille Province. Tous sont enchantés de revoir ces figures si aimables qui ne sont après tout, que le reflet de grands coeurs.

* * *

M. le curé Desmarais, de Notre-Dame de Toutes-Aides, était de passage ici quelques jours de la semaine.

* * *

M. E. Langevin fait son tour tous les jours à la Banque, où il aime à taquiner les jeunes. Il n'en sort jamais sans que les traits d'esprit aient plu de part et d'autre. S'il y avait un détectophone, hein!

* * *

La juiverie est venue installer son "bedit gommerce" ici. Ils avaient eu l'intention d'aller plus au nord. Espérons que les gens d'ici sauront leur faire retrouver leur première intention.

M. Rhéaume croit que la concurrence ne fera que faire ressortir davantage la qualité de ses marchandises.

* * *

La soirée de "whist" au profit de l'église aura lieu mardi le 23, dans la salle Hamelin. Il paraît que M. Bourassa aura fort à faire pour gagner le prix, à moins qu'il veuille cette fois "la consolation".

Cette soirée est due à l'initiative et au dévouement de Mme Rhéaume et de Mlle Alice Dupont.

* * *

Le Docteur deviendra bientôt acteur imitation de bégaiments et d'éternûments! Il est capable à lui tout seul de faire toute la comédie! On ne naît pas Docteur, mais on naît acteur! La preuve nous sera faite au commencement d'avril.

SAINT-NORBERT

La neige disparaît rapidement et l'eau commence à faire son apparition sur les rivières. Bientôt il ne restera rien des beaux amusements que les raquetteurs et patineurs aimaient. Le 9 de ce mois le club de raquettes de Saint-Norbert se disait au revoir à l'an prochain.

Il y avait une prime de $5 offerte par M. H. Lamoureux.

Mlle Donalda Benoit et Nina Lamoureux ont été les heureux gagnants: nos félicitations.

* * *

Nos creuseurs de puits n'ont pas encore trouvé le bassin de l'huile à charbon. Nous leur offrons à tous plein succès dans leur entreprise. Ce sera une aubaine pour notre beau Saint-Norbert.

* * *

Vendredi, belle séance au Couvent, en l'honneur de notre vénéré curé. Comme cadeau, un bouquet dont on voyait les pièces d'or briller sur les feuilles.

Le tramway de 10 heures, qui devait ramener les gens à Winnipeg, eut la malchance de dérailler. Heureusement qu'il n'y avait personne dedans; néanmoins retard. Les gens attendirent une heure; ce n'est qu'à 11 heures seulement qu'ils purent partir. Beaucoup se sont rendus aux maisons de pension; beaucoup aussi n'étaient pas fâchés de voir le tramway en retard; le temps passa si vite.

* * *

Dimanche nous avons eu un beau sermon donné par le curé de la paroisse. Comme il serait beau de mettre en pratique les bons conseils de notre curé. Nous verrions tous les gens se saluer gracieusement. Espérons que le temps de Pâques amènera tout cela.

* * *

Les Révérends Pères Trappistes ont terminé leurs charroyages de bois.

* * *

A la "Saint-Norbert House", on remarquait les amis de M. C. Leclair, M. et Mme Bissonnette, de Norwood. La maison C. Leclair fait de bonnes pratiques de ce temps-ci. Nous lui souhaitons bon succès.

Gracia.

SAINT-ADOLPHE

Le Rév. M. Lalonde, curé de Saint-Lazare, était de passage au presbytère la semaine dernière en visite chez ses anciens amis.

* * *

Vendredi soir il y eut une partie de "whist" chez M. Lévi Courchaine. Parmi les invités on remarquait le Rév. M. Mirault et le Rév. M. Lalonde, de Saint-Lazare, M. et Mme J.-B. Leclerc, de Saint-Boniface et M. Vervais, de Saint-Jean-Baptiste. Après s'être fort discuté à qui aurait plus de "poupones" et "sifflеux", on s'est séparé joyeux, espérant se revoir bientôt.

* * *

Lundi dernier notre Conseil Municipal a tenu une assemblée spéciale afin de passer un règlement pour emprunter l'argent nécessaire afin de pourvoir aux demandes de ceux qui désirent du grain de semence.

* * *

C'est avec peine que la paroisse de Saint-Adolphe a appris le décès du Rév. F. Campeau, curé de Sainte-Agathe. Aux familles éprouvées, nous offrons nos sincères sympathies.

* * *

Baptême

En cette paroise, mercredi le 17, Mme Conrad Gauthier, un fils. L'enfant porta au baptême les noms de Joseph-Eugène-Cyprien. Parrain, le Rév. Eugène Gauthier; marraine Mlle Anna Gauthier, tous deux d'Oldtown. Ils étaient représentés par M. et Mme Lévi Courchaine.

Gaston.

DUNREA

C'est avec grand regret que les paroissiens de Saint-Félix ont appris la mort subite du très révérend curé Campeau. Ce cher père avait aussi été pour la plupart des paroissiens de Saint-Félix notre prêtre très dévoué, alors qu'il était à Saint-Alphonse, Man. J'espère de tout coeur que ceux qui ont eu comme nous le bonheur de l'entendre ne n'oubliront pas dans leurs prières.

Un abonné.

SOMERSET

M. le Curé Boivin assistait la semaine dernière aux funérailles de feu le Rév. M. Campeau, curé de Sainte-Agathe.

* * *

Le Rév. M. L. de G. Bélanger, notre ancien curé, et curé actuel de Transcona était de passage parmi nous il y a deux semaines.

* * *

Mlle B. McPhail, de Belmont, a pris la direction de notre classe anglaise, en remplaçant M. P. Livingston, démissionnaire.

* * *

Les demoiselles Z. et A. Labossière, de Saint-Léon, ouvriront, le 29 mars prochain, un salon de modes dans le Bloc Lachance, ancienne pharmacie. Nul doute que nous verrons du chic cette saison, car la réputation de ces demoiselles dans l'art de la mode et du chic n'est plus à refaire. Bon succès et bienvenue.

* * *

Il serait à souhaiter qu'à l'avenir la justice continue à suivre son cours, non seulement pour un pauvre malheureux, mais pour tous sans distinction de rang ou de fortune. Il n'y aurait peut-être moins de scandales dans nos rues ou ailleurs.

* * *

La vérité n'est pas plus pénible à entendre que du grand opéra, mais elle est moins "fashionable".

Rita.

LE PAS

M. R. Arial ouvrait sa maison de pension, située sur l'avenue Patrick, jeudi dernier.

* * *

Parmi les villes de la province du Manitoba, Le Pas occupe le sixième rang pour la population et le dixième en prenant les cités et les villes de la Province.

* * *

S. G. Mgr Charlebois accompagnée de MM. Boileau, est allée lundi pour choisir un emplacement pour une nouvelle paroisse qui doit s'établir, prochainement, sur la rivière Carotte. Ils ont choisi un endroit situé à environ 15 milles de la ville. Ils revenaient mardi soir, enchantés de la nouvelle place. Sur les bords de la rivière il y a une lisière de grand bois d'une largeur de 100 à 150 verges, puis se trouve des prairies entrecoupées de bois.

* * *

Le Conseil de ville a décidé de faire construire des trottoirs dans Pas Annex, commençant au bloc 14 et terminant au bloc 92.

* * *

Les Canadiens français ont un représentant, cete année, dans chacune des affaires publiques du Pas. M. P.-D. Leggero dans le Conseil Municipal, M. F.-E. Tourigny commissaire d'école et membre du Conseil de la Chambre du Commerce.

* * *

Suivant des informations reçues, sept familles devaient partir le 15 du mois, de la Province de Québec, pour venir s'établir sur la rivière Carotte.

SAINT-LABRE

La mission de Saint-Labre est située à dix milles de Woodridge. Un grand nombre de colons viennent s'y fixer chaque année. Il n'y a pas longtemps qu'elle est connue et cependant on y compte plus de 60 familles; presque tous les homesteads sont favorables à la culture mixte, cependant il y a des terres à foin et à bois. Il en reste beaucoup de disponibles.

On désirerait vivement que la mission de Saint-Labre s'agrandisse car elle serait bientôt en état d'avoir un prêtre résident, ce qui est le désir de beaucoup de personnes. Il y a une école au village. La population se compose presque exclusivement de Canadiens français, de Belges et de Français.

On espère que les personnes qui désirent de bonnes terres ne tarderont pas à venir visiter Saint-Labre. Ils reconnaîtront bientôt les avantages que procure cette belle mission.

Eglantine.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 19

—Ma chère enfant, lui dit mistress Jérémy, depuis une quinzaine le docteur a des accès de rire semblables deux ou trois fois par jour. Dans le principe j'en étais tout aussi étonnée que vous, et j'avoue que je ne comprends pas encore bien ce qui s'est passé entre lui et M. Graham pour le rendre si gai.

—Allons, ma femme, dit le docteur en cherchant à contenir son hilarité, ne prenez pas les devants, s'il vous plaît, je tiens à conter moi-même cette histoire. Je ne suppose pas, continua-t-il en se tournant vers Gertrude, que vous ayez vécu cinq ans chez M. Graham sans vous être aperçue combien il est quinteux, méchant et désagréable...

—Docteur! dit mistress Jérémy en hochant la tête pour l'engager à ménager ses expressions.

—Je n'ai que faire, ma chère femme, de vos avis et de vos hochements de tête. En parlant ainsi je sais ce que je fais, et je dis franchement ce que je pense de M. Graham. Gertrude en a, j'en suis sûr, la même opinion que moi; mais elle est trop bonne fille pour l'avouer.

—Quant à moi, dit mistress Jérémy, je n'ai jamais rien remarqué de pareil en lui; je le trouve à peu près comme tout le monde; je le rencontre presque tous les jours dans la rue; il a l'air fort aimable et salue poliment.

—Je sais très bien, et Gertrude le sait comme moi, que c'est l'homme le plus charmant du monde quant on ne heurte pas ses opinions. Mais...

—En parlant politique, par exemple! dit vivement madame Jérémy; je suis sûre que ce sont vos différentes manières de voir à cet égard qui vous ont irrité contre lui.

—Eh bien! vous vous trompez, répondit le docteur. Ce qui m'irrite, c'est que Graham prétend faire la loi à tout ce qui l'approche à dix milles à la ronde. Il prend des airs de dictateur, comme s'il était le Grand Mogol de la Cochinchine. J'espérais qu'il était corrigé depuis quelque temps, il avait reçu une fameuse leçon dans l'affaire de ce pauvre Philippe Amory; mais je m'étais trompé, c'est toujours le même homme. Ah! ah! ajouta le bon docteur en se levant et en frappant légèrement sur l'épaule de Gertrude, j'ai été enchanté d'apprendre qu'il avait trouvé quelqu'un de plus raisonnable que lui, et cela d'autant mieux qu'il ne s'y attendait guère.

Gertrude paraissant surprise de cette allusion évidente à ce qui s'était passé entre elle et M. Graham, le docteur continua:

—Vous êtes étonnée, dit-il, de me voir si bien instruit. Je ne vous cacherai point d'où me viennent mes informations, je les tiens en grande partie de Graham lui-même; et ce qui m'amuse, c'est de penser aux efforts qu'a faits ce vieux glorieux pour cacher sa défaite. Il m'a répété vingt fois que tout s'était fait par sa volonté, tandis que moi, qui le perce à jour, je sais aussi bien que lui qu'il a trouvé son maître en vous.

—Docteur Jérémy, dit Gertrude, j'espère que vous ne pensez pas...

—Non, ma chère enfant, je ne pense point que vous ayez fait le coup de poing avec lui, mais je pense que vous êtes une fille de sens, que vous connaissez votre devoir, et que vous savez l'accomplir en dépit de M. Graham et de tout autre.

—Ma chère enfant, dit madame Jérémy en interrompant son mari, il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que vous dit le docteur. Tout content qu'il paraisse de vous avoir vue tenir tête à M. Graham, je sais qu'il n'en est pas moins désolé de tous les désagréments qui vous sont arrivés. Laissons donc cette discussion, et dites-moi, je vous prie, quelle est votre situation présente, comment vous vivez et ce que vous faites dans l'institution de M. W...

Gertrude répondit avec franchise à toutes les questions qui lui étaient adressées, et le docteur, qui à l'époque où il soignait True avait entendu parler de madame Sullivan, s'informa avec intérêt de la santé de cette dame. Toutes ces explications données et reçues, comme il commençait à se faire tard, Gertrude, qui ne voulait pas prolonger plus longtemps son absence, prit congé de madame Jérémy et sortit avec le docteur.

XXIII.—Soins multipliés

—Je pensais, dit Gertrude au docteur au moment où ils approchaient de chez elle, au moyen de vous présenter sans alarmer madame Sullivan.

—Et qui donc pourrait l'alarmer? demanda le docteur.

—Vous-même, Monsieur, si elle savait que vous êtes médecin. Il vaut mieux lui dire que vous êtes un ami qui avez bien voulu me reconduire en voiture à cause du mauvais temps.

—Ah! alors nous allons jouer une petite comédie. C'est à vous, mistress Flint, à en tracer le plan. D'abord il est bien entendu, n'est-ce pas, que moi, docteur Jérémy, je suis un étranger; mais que devrais-je dire?

—Quant à cela, je m'en remets entièrement à une tête plus forte que la mienne. Votre rôle est tracé, docteur, et je m'en rapporte à votre discrétion pour ne vous faire connaître à mistress Sullivan sous votre véritable caractère que quand vous pourrez le faire sans danger.

—Allons, soit. Je tâcherai de m'en tirer de mon mieux.

La chose ainsi réglée, on entra dans la maison. A peine la porte fut-elle ouverte que madame Sullivan quitta sa chaise et vint audevant de Gertrude avec une physionomie toute bouleversée, et sans laisser à la jeune fille le temps de lui présenter son compagnon, lui demanda avec inquiétude de si M. Cooper n'était pas avec elle.

—Non, vraiment, répliqua Gertrude: est-ce qu'il n'est pas de retour ici?

Madame Sullivan ayant répondu qu'elle ne l'avait pas vu depuis le matin, Gertrude lui dit avec un calme apparent, qui était cependant bien loin de son esprit, que M. Miller ayant promis d'en prendre soin, il n'y avait point à s'en inquiéter, et que d'ailleurs elle allait courir à sa recherche.

—Je suis désolée de vous voir sortir encore par ce mauvais temps, dit madame Sullivan à Gertrude, mais c'est que vraiment je tremble pour mon pauvre père.

—N'ayez pas peur, je suis sûre qu'il est tranquillement à l'église, dans un instant je vous le ramène, d'ailleurs vous savez que le mauvais temps ne m'effraye pas.

—Prenez au moins mon grand châle.

En prononçant ces mots, madame Sullivan se dirigea du côté du cabinet, et Gertrude eut le temps de prier le docteur Jérémy de vouloir bien attendre son retour; car elle craignait que si son absence se prolongeait, l'inquiétude ne causât à madame Sullivan une crise pendant laquelle elle aurait besoin des soins du médecin.

Le temps, comme nous l'avons dit, était fort mauvais. La nuit commençait à tomber. Gertrude hâta le pas et fut bientôt à l'église. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour en visiter l'intérieur; les ouvriers n'y étaient plus, et M. Cooper ne se montrait nulle part; aussi commençait-elle à concevoir de vives inquiétudes, quand elle aperçut M. Miller. Celui-ci parut surpris de la voir à pareille heure, et lui demanda si M. Cooper n'était pas à la maison. Sur la réponse négative de la jeune fille, il lui raconta que, malgré ses instances, il n'avait pu décider le vieillard à rentrer chez madame Sullivan pour l'heure du dîner; qu'alors il s'était décidé à l'emmener chez lui, où il l'avait laissé, ajoutant qu'il avait cru que le vieux sacristain se serait fait depuis longtemps reconduire chez lui par un de ses enfants.

Comme il paraissait probable que M. Cooper était encore au domicile de Miller, Gertrude, sans vouloir souffrir que le brave maçon se dérangeât pour elle, se contenta seulement de lui demander son chemin et se mit en route dans la direction indiquée. Ce ne fut pas sans peine qu'elle trouva la maison, perdue au milieu d'un dédale de rues tortueuses qu'il lui fallut traverser. Cependant elle y arriva et frappa à la porte extérieure. On ne lui répondit pas; elle frappa une seconde fois sans plus de succès, puis se décida à ouvrir la porte et à entrer. Elle se trouva dans une cour. A sa droite il y avait une porte extérieure à travers laquelle arrivait jusqu'à elle le bruit de plusieurs voix d'enfants. Le tapage était tel que, Gertrude, désespérant de se faire entendre, entra sans plus de cérémonie. A la vue de l'étrangère, une troupe d'enfants se réfugia dans tous les coins de la chambre. Mistress Miller, leur mère, ne fut pas moins surprise qu'eux par cette visite inattendue, et avant qu'elle eût eu le temps de se lever et de se frayer un chemin vers Gertrude au travers des mille embarras qui encombraient le carreau, la jeune fille avait reconnu, dans une personne assise auprès du feu, le vieillard qu'elle venait chercher. Elle s'avançait pour lui adresser la parole, quand ses regards furent attirés par un

TRANSCONA

Le Rév. N. Shumsky, secrétaire de Mgr Budka, a passé ici une partie de la semaine afin de donner aux nombreux Polonais et Ruthènes l'occasion de faire leurs Pâques.

* * *

Lundi dernier, une grand'messe solennelle de Requiem a été chantée pour le repos de l'âme du Rév. M. T. Campeau, curé de Sainte-Agathe et ami intime du Rév. M. Bélanger.

* * *

L'élément anglais de la paroisse a fait chanter, mercredi dernier, une grand'messe en l'honneur de saint Patrice, à laquelle un bon nombre de paroissiens irlandais, anglais et canadiens ont assisté. Vu les circonstances de notre population, le sermon sur le grand apôtre de la Verte Erin avait été donné le dimanche précédent par un prêtre de passage au presbytère.

* * *

Notre curé est parti mercredi pour Sainte-Agathe assister aux funérailles de son confrère et ami le regretté M. Campeau.

* * *

Vendredi soir, grand concert en l'honneur du grand patron de l'Irlande, organisé par la Société des Dames. Ne pouvant avoir le théâtre mercredi soir à cause d'engagements antérieurs, elles avaient dû le remettre à vendredi. Le programme, comprenant chants, musique et une pièce comique, a été très bien rendu. Aussi les applaudissements, par les nombreux spectateurs, n'ont pas manqué. En un mot, grand succès et de grands remerciements au comité organisateur de cette excellente soirée.

* * *

Le coeur de notre bon curé a dû vraiment se réjouir, dimanche matin, en voyant un si grand nombre de ses paroissiens, qui, pour répondre au désir de notre Saint Père, se sont approchés de la Sainte Table. Toute la journée de nombreux adorateurs se sont succédé pour tenir compagnie au Très Saint Sacrement. Puisse le Dieu de Paix écouter favorablement toutes les prières qui se sont élevées, dimanche, vers son trône de toute miséricorde et accorder à l'univers entier cette paix qu'il est venu apporter au monde.

M. L.

FANNYSTELLE

Mgr Béliveau, accompagné du Rév. M. Jutras, curé de Letellier, était de passage au presbytère cette semaine.

M. le Curé Jutras a bien voulu nous donner une conférence très instructive sur l'agriculture. Nous espérons que nos cultivateurs profiteront de tous les bons conseils, sur la culture pratique.

* * *

M. Ulric Boisvert vient de faire l'acquisition de la boulangerie de M. Alfred Piché. Nous espérons que tous les nôtres continueront comme par le passé à encourager le boulanger, et que la clientèle du boulanger nouveau sera nombreuse.

* * *

Mme Alfred Piché, Sr, est retenue chez elle par une maladie assez grave. Elle est sous les soins du Dr Bouthillier, de Starbuck. Nous espérons qu'elle se rétablira immédiatement.

* * *

M. Joseph Painchaud est de retour d'une promenade de trois mois dans la province de Québec et à Lowell, Mass. Il doit reprendre sa position de commis marchand chez M. Edmond Poirier.

* * *

Dimanche le 21 courant, le Saint Sacrement fut exposé toute la journée et des prières furent offertes pour la fin prochaine de cette guerre terrible qui ensanglante toute l'Europe.

* * *

M. Roger Goulet était en visite chez M. et Mme Adolphe Guyot, cette semaine.

* * *

Les premiers signes d'un prochain printemps commencent à faire revivre l'espérance dans les coeurs de nos citoyens; le soleil moins timide commence à faire disparaître le blanc linceuil qui couvre nos prairies. C'est la renaissance de la nature et l'hiver 1914-15 touche à sa fin.

* * *

M. Pierre Beaupré est de retour de son homestead, situé près de Broadvalley, Man.

* * *

M. Alexandre Létarte, de Leominster, Mass., est en visite chez son père, M. John Letarte.

Yvonnic.

LES PIRATES

Ils torpillent deux navires anglais—Plusieurs victimes

Londres, 17.—Une note officielle annonce que les navires anglais "Atlanta" et "Fingal" ont été torpillés:

"Le vapeur anglais "Atlanta" de 519 tonnes, appartenant à MM. J. et P. Hutchison, de Glasgow, a été torpillé le 14 mars vers midi par un sous-marin allemand au large d'Inishturk, sur la côte occidentale d'Irlande.

"L'équipage a été débarqué dans l'île Inishturk et le navire est maintenant dans le port.

"Le vapeur anglais "Fingal" de 661 tonnes, appartenant à la London et Edinburgh Shipping Company de Leith, Ecosse, a été torpillé et coulé à 10 heures 50 du matin le 15 mars, au large des côtes du Northumberland. Vingt et un membres de l'équipage ont été débarqués à North Shields, mais on annonce que six hommes ont péri y compris le second officier et le commis aux vivres."

"L'Atlanta" a été très endommagé et remorqué au port. Son capitaine dit qu'il n'y a aucun doute que son navire ait été torpillé.

L'équipage de 16 hommes a été chassé de l'"Atlanta" par l'incendie qui s'est déclaré immédiatement après l'explosion. Les hommes sont montés dans les chaloupes et ont été recueillis un peu plus tard.

* * *

North Shields (Angleterre), 17.—Les survivants du "Fingal" ont été débarqués à North Shields. Ils disent que les pertes à bord sont dues au fait que le navire coula avant que la chaloupe de tribord pût être dégagée. Le "Fingal" entraîna cette chaloupe avec lui, laissant les occupants, y compris le capitaine, se débattre dans les flots.

La chaloupe de babord recueillit le capitaine et plusieurs autres, mais six hommes furent noyés.

Le "Fingal" se rendait dans la direction du nord et le temps était beau, lorsqu'il fut touché par une torpille. Il commença immédiatement à s'enfoncer et coula rapidement.

* * *

South Shields, 17.—Le vapeur "Blonde", arrivant dans la Tyne, annonce qu'il a été attaqué par un "Taube" et qu'un homme de l'équipage a été tué.

* * *

Londres, 17. — Le paquebot "Cameronia" de l'Anchor Line, arrivé à Liverpool le 15 mars, venant de New-York, avec une cargaison d'une valeur de vingt-cinq millions de francs, a réussi à échapper aux sous-marins allemands.

Le commandant du navire déclare qu'il a été chassé par trois sous-marins allemands lorsqu'il se trouvait dans la mer d'Irlande.

Le premier sous-marin parut à quelques centaines de mètres seulement en avant du paquebot, mais le "Cameronia" l'esquiva.

Plus tard, deux autres sous-marins apparurent, un de chaque côté de l'avant du navire, mais, une fois encore, la vitesse du "Cameronia" lui permit d'échapper.

* * *

Londres, 17.—D'après le correspondant de l'agence Reuter à Maasluis, le vapeur anglais "Leeuwarden", allant de Londres à Harlingen (Hollande), a été torpillé par le sous-marin allemand "U-28", à quatre milles au sud-est du phare de Maas (Hollande).

L'équipage, de 17 hommes, a eu cinq minutes pour s'embarquer dans les chaloupes, que le sous-marin a remorquées jusqu'à ce qu'il rencontrât un pilote. Les hommes ont alors été transférés sur le bateau pilote et débarqués en Hollande.

Le "Leeuwarden" était un vapeur de 374 tonnes, qui faisait la traversée de la Manche et appartenait à la Steam Navigation Company, de Londres.

LES ALLEMANDS EN ALSACE

Ils construisent de formidables ouvrages défensifs

Genève, 21.—La "Gazette de Lausanne" fait savoir que les troupes allemandes s'occupent activement depuis quelques jours à fortifier toute la vallée de la Largue, située entre Moos, Saint-Louis et Loerrach. Un système très compliqué de défenses en fil de fer barbelé a été installé. Les environs de Folgensburg et de Ferrette sont défendus par des positions retranchées et des blockhaus. On active l'achèvement des positions retranchées sur la ligne s'étendant de Saint-Louis à Mulhouse, ainsi que celui des défenses d'Altkirch.

Dans la région d'Aspach et de Burnhaupt, ajoute le journal, où l'on s'attend à d'importantes opérations, les Allemands ont creusé de nouvelles tranchées et placé de la grosse artillerie sur des positions qui ont été choisies avec soin.

* * *

Bâle, 18.—Si l'on en croit les informations sérieuses reçues à Bâle, les Allemands construisent sur la frontière alsacienne, deux nouvelles lignes de chemin de fer stratégiques. L'une va de Strasbourg à Molsheim, et l'autre partant de Strasbourg passe par Neudorf, Grafenstadten et aboutit à Koenigshofen. Ces deux lignes ont pour but de renforcer la ligne de fortifications de Strasbourg.

Si l'on en croit un autre message arrivé à Bâle, les troupes allemandes qui avaient été préposées à la garde de la frontière danoise, ont été envoyées se battre contre les Français et les Anglais et ont été remplacées par des réservistes alsaciens.

LES VANDALES AFFOLES

Ils décident froidement de détruire les villes russes en leur possession

Berlin, 20.—Le communiqué officiel suivant, concernant les opérations sur le théâtre oriental de la guerre, a été publié aujourd'hui:

"Les attaques russes sur les positions allemandes entre la Pissa et l'Orzye, en Pologne septentrionale, aussi bien qu'au nord-est de Przasnysz, ont continué sans succès.

"A l'ouest de la Skwa, nous avont fait 900 prisonniers et, à l'est de la même rivière, nous avons capturé 1,000 prisonniers et 4 mitrailleuses.

"Des hordes de la milice impériale russe ont gagné une victoire peu coûteuses en envahissant la corne la plus au nord de la Prusse orientale dans la direction de Memel.

"Les Russes ont pillé et brûlé les villages et les propriétés.

"Comme mesure de représailles, les villes sur le territoire russe occupées par nos troupes, seront contraintes à payer de fortes sommes d'argent. Pour chaque village brûlé par les Russes en territoire allemand et pour chaque propriété détruite, trois villages ou propriétés sur territoire russe occupés par nous seront incendiés.

"A tous les dégâts causés par le feu à Memel, nous répondrons en détruisant par le feu des monuments du gouvernement russe de Sawalki et des autres capitales de province qui sont entre les mains des Allemands."

Londres, 20.—Une communication reçue de Gothenburg par la "Westminster Gazette" raconte comment les Allemands ont employé le feu et l'eau pour anéantir les Russes dans la campagne de la région des lacs de la Mazurie, en Prusse orientale:

"La stratégie allemande comprenait non-seulement sur l'eau et la vase, mais aussi sur le feu, dit le correspondant de Gothenburg.

"Les soldats du génie ont été équipés depuis plusieurs années d'une sorte de tarière particulière pour faire des excavations dans les troncs d'arbres peu durs, comme les sapins de la Mazurie. Quand l'armée russe avança pour la première fois en Prusse orientale, les soldats du génie allemand firent à la hâte des excavations dans beaucoup d'arbres. Lorsque les Russes atteignirent la région de la Mazurie, les Allemands ouvrirent immédiatement les écluses des canaux, noyant ainsi les troupes envahissantes. Quelques Russes atteignirent les forêts, mais ils ne pouvaient pas savoir que beaucoup d'arbres étaient remplis de pétrole.

"Ce fut une tâche facile pour l'artillerie allemande de mettre le feu à toutes ces torches et de brûler vifs les régiments russes qu'ils avaient enfermés comme dans une trappe."

L'Asthme ne disparait pas seul.—Ne commettez pas la faute d'attendre la disparition volontaire de l'asthme. Durant l'attente, la maladie s'empare de plus de terrain et vous vivez dans le danger d'attaques de plus en plus fortes. Le remède du docteur Kellogg contre l'asthme pris dès le début fera que le mal ne deviendra pas chronique et vous sauvera des heures des plus souffrances.

LA MEME BALLE LES FRAPPA

Comment les généraux Maunoury et de Villaret furent blessés

Paris, 20.—Le "Matin" reproduit le compte rendu d'un témoin oculaire sur l'accident survenu aux généraux Maunoury et de Villaret qui ont été blessés par une balle alors qu'ils étaient sur le front.

On y lit:

"Tout était parfaitement calme sur les deux lignes quand ils se mirent à inspecter une tranchée qui n'avait pas subi le feu de l'ennemi depuis plusieurs jours. Arrivant près d'une meurtrière, le général de Villaret regarda la tranchée ennemie et s'approchant du général Maunoury, lui dit: "Regardez comme c'est curieux!"

"Le général Maunoury venait d'appliquer l'oeil sur la meurtrière quand une balle le lui enleva, lui brisa la mâchoire et atteignit le général de Villaret au milieu du front. Le général Maunoury tomba immédiatement au fond de la tranchée, mais le général de Villaret croyant que c'était une motte de terre qui l'avait atteint, resta debout, prodiguent ses soins au général Maunoury et fit environ un kilomètre et demi avant de s'affaisser lui-même.

"Un savant qui était venu rendre visite au général Maunoury son ami, l'encouragea en disant: "La perte d'un oeil n'est jamais que la perte d'une vingt-quatrième partie de la vue."

"Le général Maunoury entendant cela, murmura:

"S'il en est ainsi, avoir deux yeux semble presque un luxe."

On annonce que le ministre de la guerre a visité le général de Villaret et lui a remis la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

LA FLOTTE ITALIENNE

Elle se concentre à Tarente

Genève, 17.—Une dépêche envoyée à la "Tribune" par son correspondant de Rome, dit qu'une grande partie de la flotte italienne est concentrée à Tarente, extrémité sud-est de la presqu'île italienne, et point le plus rapproché des Dardanelles.

Le même journal reproduit des dépêches de Vienne annonçant que samedi dernier l'empereur François-Joseph a reçu l'archiduc Frédéric qui, au nom de l'état-major général, a insisté pour qu'on ordonne à l'archiduc Eugène d'abandonner la campagne contre la Serbie, et que l'on rappelle les forces inutiles placées sur la frontière de la Roumanie pour renforcer les troupes épuisées qui se trouvent actuellement dans les montagnes.

L'archiduc, dit-on, a cité un exemple de la condition où se trouvaient les 20,000 soldats occupant les régions de Doukla et Lupkow, dans les Carpathes, en disant que pendant six semaines ils n'ont cessé de se battre, dormant avec leurs fusils en mains.

Cet entretien entre l'empereur et l'archiduc a eu lieu, dit-on, en présence de M. Krobatin, ministre de la guerre, et du général Hotzendorf.

Le monarque, dit-on, a décidé de consulter l'archiduc Eugène à ce sujet avant d'accéder aux demandes qu'on lui a faites.

spectacle des plus étranges. Dans l'angle de la chambre qui faisait face à la porte se trouvait un lit étroit; quelqu'un semblait y dormir. A l'approche de Gertrude, la personne qui était couchée sur ce grabat se leva à moitié, regarda fixement la nouvelle venue, agita ses bras comme pour l'écarter d'elle et poussa un cri perçant.

Le son de cette voix et cette subite apparition frappèrent Gertrude comme un coup de foudre: dans la personne étendue sur cette misérable couche, elle venait de reconnaître l'objet de ses anciennes terreurs, la méchante Nan Grant.

—Arrière arrière! s'écria Nan au moment où Gertrude triomphant de son hésitation s'avançait dans l'intérieur de la chambre.

Gertrude s'arrêta de nouveau, car le geste et le regard de Nan Grant annonçaient une fureur qu'elle craignait d'exciter encore par sa présence.

Pendant ce temps mistress Miller, qui s'était levée et approchée de Gertrude, voulut interposer son autorité.

—Qu'avez-vous donc, Nancy? dit-elle. Il n'y a pas là de quoi vous effrayer; c'est miss Flint, la meilleure demoiselle qu'il y ait au monde.

—Qu'elle n'approche pas! qu'elle n'approche pas! je la connais bien! cria Nan avec colère.

Mistress Miller conduisit Gertrude dans un angle obscur de la chambre et se mit à causer avec elle, tandis que Nan Grant, à moitié soulevée sur son coude, fixait sur les deux interlocutrices un regard plein de menaces. Gertrude apprit de la bouche de mistress Miller qu'elle était nièce de Ben Grant, mais qu'elle avait été pendant très-longtemps sans entendre parler de lui et de sa femme; et que c'était seulement depuis quelques jours que Nan était venue lui demander asile dans un dénûment complet et avec une fièvre ardente, qui ne l'avait pas quittée depuis.

—Je ne pouvais lui refuser l'hospitalité, ajouta mistress Miller, mais, comme vous voyez, mon logement est bien mal disposé pour la recevoir. Non-seulement une malade est un grand embarras pour moi, ce qui ne serait rien; mais avec une troupe d'enfants turbulents comme ceux-ci et tous les autres inconvénients de notre misère, je crains à chaque instant que la malheureuse femme ne vienne à mourir.

—N'avez-vous pas une autre chambre? demanda Gertrude.

—Oui, nous avons la chambre de notre Jane, qui s'est offerte à la céder à notre pauvre tante Nancy; mais le malheur, c'est qu'il faudrait faire un second feu, ce qui serait une grande dépense, et, d'un autre côté, la malade est bien mal pour être transportée. Je commence à croire que la pauvre femme est tout-à-fait hors de son bon sens.

—Il faudrait, dit Gertrude, du repos et de la tranquillité à cette malheureuse. Tâchez de l'installer dans la chambre de Jane, je me charge de fournir le bois et les autres choses indispensables. J'aviserai aussi au moyen de lui envoyer un médecin.

Mistress Miller se disposait à témoigner toute sa reconnaissance à Gertrude, quand celle-ci l'interrompant:

—Vous ne me devez rien, mistress Miller, dit-elle, Nancy n'est point une étrangère pour moi, je la connais depuis longtemps, et j'ai pour m'intéresser à elle des motifs plus grands peut-être que ceux que vous avez vous-même.

Ces paroles parurent étonner madame Miller, mais Gertrude n'avait pas le temps d'entrer dans une plus ample explication. Désireuse cependant de parler à Nan si la chose était possible, et de l'assurer de ses bonnes intentions, elle s'avança doucement du côté du lit, en dépit des regards furieux que la malade ne cessait de fixer sur elle.

—Nan, lui dit-elle, me connaissez-vous?

—Oui, oui, reprit Nan d'une voix basse et stridente, que venez-vous faire ici?

—Vous être utile, si cela est possible.

Nan parut ne pas croire à ces paroles, et ajouta sur le même ton que précédemment:

—Avez-vous vu Gerty? Où est-elle?

—Elle va bien, répondit Gertrude tout étonnée de ces questions, car elle n'était pas reconnue dès l'abord.

—Que dit-elle de moi?

—Elle dit qu'elle a tout oublié, qu'elle a pitié de vous, et serait très heureuse de pouvoir vous être utile.

—Est-ce bien vrai? dit la malade. Ne voulez-vous point plutôt m'assassiner?

—Vous assassiner! Non, vraiment. Nous ne voulons que vous soulager.

Sur ces entrefaites mistress Miller s'approcha du lit, tenant à la main une tasse de tisane qu'elle venait de préparer. Gertrude prit la tasse et l'offrit à Nan, qui l'accepta et but avidement. Après quoi elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller et se mit à murmurer des paroles sans suite, au milieu desquelles revenait sans cesse le nom de son fils Stephen.

Gertrude, voyant que ses idées avaient pris un autre cours, pensa qu'il était temps pour elle de retourner avec M. Cooper auprès du docteur Jérémy et de madame Sullivan. Cependant, ne voulant pas quitter la malade sans un mot d'encouragement, elle s'approcha d'elle et lui dit bonsoir, en ajoutant qu'elle reviendrait bientôt la voir.

—Vous ne me ferez pas de mal! cria Nan en se dressant de nouveau sur son lit.

—Non, non, soyez tranquille, je vous apporterai au contraire quelque chose qui vous fera plaisir.

—N'amenez pas Gerty, au moins, je ne veux pas la voir.

—Soyez tranquille, je reviendrai seule! reprit Gertrude.

Sur cette assurance, Nan se recoucha et ne prononça plus un seul mot pendant tout le temps que Gertrude demeura encore dans la chambre. Ses yeux cependant ne la quittèrent pas un instant.

M. Cooper ne fit aucune difficulté de suivre son jeune guide, et malgré le mauvais temps ils arrivèrent tous deux sans accident à la maison.

Il y avait une heure à peu près que Gertrude était sortie pour aller à la recherche du vieillard, quand elle rentra chez madame Sullivan. Le docteur Jérémy était assis auprès du feu, les pieds sur les cendres, et paraissait aussi à l'aise que s'il eût été chez lui. Pendant l'absence de Gertrude, il avait causé avec madame Sullivan des habitants d'un village qu'ils se trouvaient avoir habité l'un et l'autre pendant les premières années de leur jeunesse. La bonhomie et la rondeur du docteur avaient bien vite fait oublier à Mme Sullivan son ignorance du monde et sa timidité naturelle. La conversation s'était animée entre eux, et le docteur avait trouvé moyen de la questionner sur sa santé sans lui causer aucune inquiétude. Lorsque Gertrude rentra, il en savait suffisamment; et pendant que madame Sullivan allait dans le cabinet voisin chercher des vêtements secs pour son père, il trouva moyen de faire connaître à Gertrude le résultat de ses observations.

—Mon enfant, lui dit-il, cette femme est véritablement malade.

—Est-il possible! dit Gertrude très alarmée en se laissant tomber sur une chaise.

—Ce n'est que trop vrai, reprit le docteur d'un air pensif. Il eût été à désirer que j'eusse été appelé six mois plus tôt.

—Comment! docteur, vous pensez que sa maladie remonte si haut.

—Cette affection remonte à une époque bien antérieure encore, et doit avoir sa source dans quelque douleur morale que le temps a aggravée, et je crains bien que tous les remèdes de la médecine ne soient maintenant impuissants.

—Docteur Jérémy, dit Gertrude avec un air d'accablement, voulez-vous donc me faire comprendre que la pauvre madame Sullivan est en danger de mort, et que bientôt elle quittera son vieux père sans avoir eu la consolation de revoir son cher Willie? Ah! j'étais loin de penser que les choses en fussent à ce point.

—Ne vous alarmez pas, Gertrude, dit le docteur avec bonté, je n'ai pas dit cela pour vous effrayer. Elle peut vivre quelque temps encore; d'ailleurs on se trompe souvent à première vue, peut-être le temps changera-t-il mon opinion. Mais je ne dois point vous cacher qu'il est très-dangereux pour vous de rester seule chargée du soin de ces deux malades. Vos forces n'y suffiraient pas. Pourquoi madame Sullivan n'a-t-elle ni garde-malade ni domestique? N'en a-t-elle donc pas les moyens?

—Elle doit les avoir; car son fils pourvoit amplement à ses besoins, et je suis convaincue qu'elle ne dépense pas tout l'argent qu'il lui fait passer.

—Alors il faut que vous lui parliez de la nécessité de prendre quelqu'un pour vous aider. Si vous ne le faites pas, c'est moi qui lui en parlerai.

—J'aviserai à cela, docteur. J'y avais déjà pensé, mais j'ai été retenue par la crainte de lui déplaire. Je sais combien elle a peur d'introduire une étrangère dans son intérieur.

—C'est une puérilité dont il ne faut pas tenir compte.

Madame Sullivan étant rentrée sur ces entrefaites, Gertrude raconta sa rencontre fortuite avec Nan Grant et demanda au docteur, qui connaissait depuis longtemps l'histoire de sa vie, et qui lui avait souvent entendu parler de Nan, de vouloir bien visiter cette malade.

—Ce sera une visite de charité, ajouta-t-elle, car je crois que Nan Grant est dans le dénûment le plus complet; les Miller, chez lesquels elle s'est retirée, sont loin d'être eux-mêmes dans la prospérité. Je vous en avertis, docteur, bien assurée que votre zèle ne pourra qu'être excité par cette circonstance.

—Sans doute, sans doute, dit le docteur, j'irai, et pas plus tard que ce soir, si la chose est nécessaire. Je vais y retourner demain, et je viendrai vous dire en même temps ce que je pense de sa maladie; d'autant mieux que j'ai besoin d'obtenir encore de madame Sullivan quelques renseignements sur ses besoins.

(A suivre)

LES ECOLES BILINGUES

Une importante assemblée à Saint-Jean-Baptiste

Jeudi dernier, le 11 mars, se tenait à Saint-Jean-Baptiste une grande assemblée. Tous les commissaires des écoles bilingues des municipalités de Montcalm, Morris et de Salaberry y avaient été convoqués.

Cette assemblée revêtit un caractère d'une importance particulière grâce aux personnages qui y prirent part. Mentionnons MM. R. Fletcher, député ministre de l'éducation, Chs. Newcombe, Surintendant des écoles, S. Lang, surintendant; les inspecteurs bilingues: R. Goulet, G. Brunet et S. Poulain; le surveillant de l'assistance scolaire J.-B. Leclere; l'ex-inspecteur A. Potvin.

M. le Rév. E.-B. Rocan, curé de Sainte-Elizabeth, était aussi présent, ainsi que M. A. Roy, vicaire à Saint-Jean-Baptiste.

Que venaient faire tous ces messieurs? Plusieurs se sont posé la question, non sans quelqu'anxiété. D'autant plus que certains bruits avant-coureurs, faisaient craindre qu'ils ne vinssent sonder le terrain en vue de l'établissement d'écoles consolidées (consolidated schools). Heureusement il n'en fut rien. D'ailleurs disons-le sans ambages; en eut-il été question, ils eussent rencontré ici la plus vive résistance, et pour cause.

La salle était remplie. M. le Curé St-Amant fut prié de présider l'assemblée.

M. R. Fletcher parle d'abord. Il s'adresse surtout aux commissaires d'école, leur rappelant leurs principaux devoirs et responsabilités. Il leur suggère l'idée de se réunir plus souvent, et même de se réunir une fois le mois, à l'école, et pendant l'heure de classe, pour constater par eux-mêmes comment se passent les choses, et s'entendre ensuite avec l'institutrice, s'il y a lieu, pour le plus grand intérêt de l'école.

M. le Curé apprécie le discours de M. Fletcher, trouve bonne l'idée de ces réunions de commissaires pendant l'heure de classe, à condition qu'ils n'y aillent pas dans l'intention de mener la classe à leur goût, et ne fassent pas la moindre remarque à l'institutrice devant ses élèves; car il y va de son autorité.

L'orateur suivant, M. Chs Newcombe, parle avec feu sur l'éducation en général, rendant un hommage délicat à l'éducateur par excellence, l'éducateur non seulement de l'enfance, mais de tous les âges, l'éducateur dont le but est plus élevé que ce monde; cet éducateur est le ministre de Dieu.

Il parle ensuite de l'école bilingue, se prononçant avec emphase en sa faveur, affirmant que le gouvernement désire qu'on enseigne suffisamment l'anglais; si en outre on peut enseigner une autre langue, tant mieux. Il affirme que le sort des écoles bilingues est entre nos mains, et le gouvernement n'interviendrait qu'au cas où les écoles bilingues ne donneraient pas un enseignement de l'anglais satisfaisant. Ce qui, dans l'état actuel des choses, n'existe pas; bien au contraire. Il vante en particulier les écoles de Saint-Boniface, qu'il considère comme l'idéal surtout l'école Provencher. Il parle aussi de l'enseignement agricole.

M. le Curé le remercie de l'hommage rendu aux écoles bilingues; appuie fermement sur la nécessité de l'enseignement agricole, et exprime le regret que les programmes d'étude soient si surchargés.

Ces messieurs reconnaissent bien ce défaut du programme, mais ne savent pas comment le changer. Il semble pourtant qu'il y aurait moyen d'y arriver. Le meilleur moyen de confectionner un nouveau programme, plus pratique, ne serait-il pas d'en remettre la tâche aux instituteurs actuels dans nos campagnes. Qu'on laisse ce soin par exemple à nos religieuses enseignantes; elles trouveront bien moyen de simplifier cet encombrant programme. J'imagine qu'elles enverraient promener bien loin certaines matières pratiquement inutiles à nos jeunes enfants, entre autres la géométrie.

M. S. Lang parle en troisième lieu. Son discours traite de l'éducation en général, et de l'assistance à l'école.

M. le Curé, le remerciant de ses bonnes paroles, fait remarquer au sujet de l'assistance, que le prêtre rappelle souvent à ses ouailles que c'est pour les parents un devoir de conscience d'envoyer leurs enfants à l'école quand la chose est possible; mais que cette insistance ne peut aller jusqu'à favoriser une loi d'instruction obligatoire, ce qui serait contraire aux droits naturels des parents. Il se demande si une telle loi pourrait garantir une assistance meilleure que celle obtenue à Saint-Jean-Baptiste. Il cite le Couvent, où l'an dernier, un tiers des élèves, soit 42, n'ont pas manqué une heure de classe. Il cite encore l'école Saint-Jean-Baptiste Nord où, pour les 4 derniers mois de 1914, l'assistance moyenne a été de 95.86% sur une classe de 28 élèves. Nos visiteurs avouent qu'ils n'ont jamais eu connaissance d'une aussi forte assistance.

M. R. Goulet nous fit ensuite un discours à l'emporte-pièce. C'est, sans contredit, à lui que revient le succès oratoire de cette séance.

Le souper se prit chez M. David Marion. Il y eut là encore des discours, où l'on répéta à peu près, quoique sous une autre forme, les affirmations de la grande assemblée. Tous nos visiteurs y touchèrent la question des écoles bilingues. A une remarque faite par M. le Curé que le Ministre de l'Education, l'hon. M. Coldwell, au cours de son discours en Chambre avait semblé vouloir défendre son gouvernement d'avoir établi les écoles bilingues, en renvoyant la responsabilité au Gouvernement libéral—ce qui est une bonne note pour le gouvernement libéral—M. Fletcher répondit que l'hon. M. Coldwell, personnellement était absolument en faveur des écoles bilingues.

En définitive cette importante réunion a été en tous points satisfaisante, et les catholiques canadiens-français doivent se réjouir des importantes déclarations faites publiquement et par les représentants immédiats du gouvernement, au sujet des écoles bilingues. La chose est à retenir.

Témoin.

SOUS-MARIN COULE

Un sous-marin français est victime de son audace

Paris, 19.—Une dépêche d'Athènes à l'agence Havas, basée sur un renseignement venu de Tenedos, dit qu'un duel d'artillerie, dans les Dardanelles entre les batteries turques de la côte et les navires de guerre protégeant les dragueurs de mines alliés, a duré hier de minuit à deux heures du matin.

On annonce que les navires de guerre ont été atteints par plusieurs obus mais que les dégâts ont été légers. Deux batteries de côte ont été réduites au silence.

Le vice-amiral Guépratte, commandant de l'escadre française dans les Dardanelles, a décrit dans une interview qu'il a eue avec le correspondant du "Daily Telegraph" à Tenedos, la perte d'un sous-marin français, qui avait tenté de traverser les Dardanelles.

La tentative semble avoir été faite il y a quelque temps, quoique jusqu'ici rien n'en ait été divulgué.

"La tentative avait pour but de couler le croiseur turc "Sultan-Selim" (ancien croiseur allemand "Goeben"), a dit le vice-amiral Guépratte au correspondant." Le sous-marin était submergé et avait réussi à remonter le détroit jusqu'à l'endroit où la côte asiatique fait une saillie à Nagara.

"Par suite d'une erreur qui est assez naturelle quand un sous-marin essaie de parcourir un canal tortueux, sans l'aide d'un périscope, la coque frappa la côte rocailleuse, forçant le sous-marin à remonter à la surface.

"Aussitôt que le sous-marin apparut, les forts ouvrirent le feu sur lui et le coulèrent. Quelques hommes, seulement, de l'équipage, purent s'échapper et ils furent faits prisonniers."

Envisageant la situation actuelle dans les Dardanelles, le vice-amiral Guépratte dit:

"Les eaux du détroit sont libres jusqu'à Kephez Bernu, point jusqu'où peuvent naviguer tous les navires de guerre alliés. Les principaux champs de mines sous-marines sont entre Chanak Kalessi et Kilid Bahr, où se trouvent également les défenses principales de la côte.

"Lorsque celles-ci seront détruites, le reste sera facile à faire, quoique l'assistance de troupes sur terre sera nécessaire. Il ne reste aucun doute quant au résultat final. La flotte française, jusqu'à maintenant, n'a pas subi de dégâts."

LA PRISE DE VAUQUOIS

C'est un beau fait d'armes à l'actif des Français

Paris 17.—Des rapports officiels venant du front, font la description suivante de la prise du village de Vauquois, en Argonne, par les Français:

"Après plusieurs jours d'un combat acharné, les Français s'emparèrent du plateau sur lequel se trouve Vauquois, et de la moitié de ce village, et, depuis lors, peuvent empêcher les Allemands de se servir de cette importante position stratégique.

"Le village de Vauquois, situé à une faible distance de Montfaucon, sur une hauteur qui domine la vallée de l'Aire entre les forêts de Hesse et de l'Argonne, servait aux Allemands de poste d'observation. De cette position ils pouvaient à volonté diriger le feu de leurs canons dans toutes les directions sur les routes que devaient suivre nos convois d'approvisionnements et nos troupes, le terrain avoisinant étant fort marécageux.

"C'est le 28 février qu'eut lieu le premier assaut sur Vauquois, et après un corps à corps des plus violents, les Français réussirent à prendre pied sur le plateau et à occuper la moitié du village. Mais, dès la nuit suivante, une vigoureuse contre-attaque allemande força nos soldats à évacuer le village.

"Le 1er mars, les Français renouvelèrent leur assaut avec des forces plus considérables. Dans le cours de l'après-midi, trois régiments participèrent au combat et nous parvînmes à réoccuper une partie du village en ruines. Nos troupes repoussèrent alors, à la baïonnette, quatre violentes contre-attaques allemandes. L'ennemi subit de grosses pertes et nous fîmes 200 prisonniers.

"Pendant les jours suivants malgré tous les efforts de l'ennemi, les Français se maintinrent sur les positions qu'ils avaient conquises et enfin le 5 mars les Allemands, après avoir échoué dans une attaque plus forte encore que les précédentes, abandonnèrent tout espoir de chasser les Français du village de Vauquois.

"Les contre-attaques allemandes furent menées avec une véritable furie, et le nombre des renforts que l'ennemi amena sur ce point fait ressortir l'importance du succès français. Les prisonniers allemands ont décrit les ravages causés par notre artillerie et leurs sous-officiers ne se cachent pas pour reconnaître que notre infanterie s'est beaucoup améliorée depuis le début de la guerre."

LEURS ARMES

Le liquide enflammé employé contre nos troupes ressemble au goudron

Paris, 21.—Un Allemand fait prisonnier récemment dans la forêt de Malincourt, a donné de nouveaux détails sur la manière dont les Allemands ont tenté de mettre le feu aux tranchées françaises. Les pionniers de la garde étaient venus spécialement pour cette opération. Ils avaient installé une douzaine de pompes ressemblant aux pompes à feu ordinaires, dans des sapes creusées en face des lignes allemandes.

Ces sapes se terminaient par des excavations parallèles, permettant à deux pompes d'être actionnées l'une à côté de l'autre. L'avant des sapes se trouvait à environ trente mètres des lignes françaises, et l'opération couvrait environ trente mètres des lignes françaises, et l'opération couvrait environ 400 mètres de tranchées. Les pompes furent alors remplies d'un liquide noirâtre sentant et ressemblant à du goudron.

Chaque pompe arrosait quarante mètres de tranchées françaises. Le feu dura de 10 à 15 minutes; les pionniers enlevaient les pompes et les plaçaient devant une autre section de tranchées après chaque attaque.

UNE FIERE ATTITUDE

Le général Leman refuse la liberté sur parole

Paris, 17.—Le général Leman, défenseur de Liège, actuellement prisonnier en Allemagne, a écrit à un de ses amis, major du génie belge, qu'il a refusé d'accepter la liberté sur parole que les Allemands lui ont offerte.

Le général Leman a répondu à cette offre que, dès qu'il aurait obtenu sa liberté, ce serait pour offrir ses services à la Belgique et à son roi.

Il termine en disant que la blessure de son pied qui l'a fait si longtemps souffrir, est enfin guérie.

LE COMBAT DE NEUVE-CHAPELLE

Les pertes anglaises seraient de douze mille hommes

Londres, 17.—La liste des pertes anglaises pour les cinq jours du 10 au 14 mars inclus, pendant lesquels ont eu lieu les combats de Neuve-Chapelle et Saint-Eloi, montre que 112 officiers ont été tués ou sont morts de blessures et que 193 officiers ont été blessés ou sont manquants.

La liste des pertes pour les hommes n'a pas été publiée jusqu'à maintenant et aucun chiffre n'a été donné; mais des critiques compétents les estiment à environ deux tiers de celles subies par les Allemands.

Le field-maréchal sir John French, commandant en chef anglais, a récemment déclaré que les pertes allemandes étaient de 17 à 18,000 hommes.

Un officier canadien a été tué dans le combat et trois officiers canadiens ont été blessés.

MANIFESTATIONS EN ITALIE

A Milan une foule énorme se déclare en faveur de l'intervention

Paris, 17.—L'agence Havas a reçu aujourd'hui la dépêche suivante de so ucorrespondant de Milan:

"Il y a eu hier soir à Milan de grandes manifestations en faveur de l'intervention de l'Italie aux côtés des alliés. La foule des manifestants a parcouru les rues, puis s'est réunie sur la place de la Cathédrale. En face de la chambre de commerce, le député républicain Chiesa a harangué les manifestants.

"La police a chargé et a dispersé les manifestants qui poussaient les cris de "A bas l'Autriche", "A bas l'Allemagne".

UN ACCORD AVEC LA GRECE

Il allait être conclu lorsque le cabinet Venizelos démissionna

Paris, 15.—Le "Petit Parisien" dit qu'un engagement avait été pris le 4 mars par M. Venizelos, alors premier ministre, envers les chancelleries de la Triple Entente par lequel la Grèce placerait à la disposition des alliés 9,000 hommes dans l'expédition contre les Dardanelles.

Les cabinets de Londres et de Paris exprimaient le désir que Pétrograde soit invité à approuver l'action de M. Venizelos.

"Du 4 au 6", ajoute le "Petit Parisien", "la Bulgarie fut fortement préoccupée par l'attitude de la Grèce. On prit en considération la formation d'un ministère bulgare de défense nationale avant d'entrer en campagne contre la Turquie et de profiter de l'excellente occasion offerte par l'acte d'Enver Pacha, qui envoyait dans la péninsule de Gallipoli les troupes de la garnison d'Andrinople.

"On apprit à Londres et à Paris le 7 mars que M. Venizelos avait donné sa démission de président du conseil. Au même moment une annonce formelle était reçue de M. Sazonoff, ministre des affaires étrangères, de l'adhésion de la Russie à l'accord projeté entre les alliés et la Grèce.

"Depuis ce temps la Bulgarie est restée dans l'expectative, mais sait que la Triple Entente n'élèvera aucune objection si elle prend l'offensive et qu'elle avance à une ligne située entre Midia (côte turque de la mer Noire) et Enos (sur le golfe de Saros). Il est certain que les intentions n'ont pas laissé la Turquie insensible, puisque la Porte a envoyé vers Tchatalja et Andrinople une partie des 140,000 hommes qu'elle a en Europe."

UN EXPLOIT DE DEUX FRANCAIS

Ils capturent un drapeau boche qui flottait au-dessus de la tranchée ennemie

Paris, 20.—Une note officielle décrit l'exploit dont nous avons déjà parlé, d'un sergent-major et d'un caporal de chasseurs qui, près d'Apremont, à l'est de Saint-Mihiel, ont capturé un drapeau allemand hissé sur un arbre en face des lignes françaises et à une faible distance de ces dernières.

La nuit du 9 octobre, les deux soldats ayant résolu d'enlever cet emblème de la vue des Français, traversèrent en rampant les réseaux de fils de fer barbelés, installés par les Allemands, sans être entendus par les sentinelles.

Les Français ayant abattu l'arbre au moyen d'une bombe, retournèrent sains et saufs dans les lignes françaises y apportant le drapeau enlevé à l'ennemi.

LA FIN DE LA GUERRE

Un financier anglais la fixe au mois de juillet

Londres, 19.—M. Edgar Grammond, chroniqueur financier anglais et financier lui-même, a fait paraître hier un article qui a été lu à la Société royale de statistique.

Il dit que, d'après lui, la guerre doit finir en juillet, parce qu'à cette époque, quelques-unes des puissances belligérantes auront épuisé leurs ressources.

Il estime que le coût de la guerre, en fin juillet, sera de 84,995,000,000 de francs et que le total des pertes économiques, occasionnées par les dommages causés à la propriété, ou par des raisons directes ou indirectes, s'élèvera à 227 milliards de francs.

Il pense que la Grande-Bretagne, seule, aura dépensé, à la fin de juillet, 17,700,000,000 de francs.

Le "Times", commentant cette estimation, dit que si les chiffres donnés par M. Grammond sont quelque peu exagérés, le chiffre de 12 milliards 500 millions de francs indiqué par M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, pour les dépenses de la guerre jusqu'à fin juillet, est un peu au-dessous de la vérité.

LA GUERRE DE SIEGE A LA FERME D'ALGER

Plusieurs mois de sape continuelle se termine à notre avantage

Paris 17.—Une note officielle, publiée aujourd'hui, donne des détails sur la lutte souterraine qui se poursuit depuis plusieurs mois dans le voisinage de la ferme d'Alger, à l'est de Reims.

Des sapes et des contre-sapes sont pratiquées sans interruption jusqu'au moment où l'un ou l'autre des adversaires provoque l'explosion de mines. L'avantage reste à celui qui a pris l'initiative.

Voici un des faits signalés dans la note d'aujourd'hui:

"Des soldats aux écoutes se rendirent compte de la proximité d'une galerie creusée par les Allemands et la conversation à voix basse de ceux-ci apprit à nos hommes que cette galerie était occupée.

"Les opérations de sape, si difficiles, commencèrent de suite. Les ventilateurs furent arrêtés, de peur que le bruit léger qu'ils font ne donnât l'éveil aux ennemis.

"Par suite du manque d'oxygène, les bougies, qui servaient à éclairer l'étroit tunnel, s'éteignaient fréquemment.

"Enfin, les Allemands s'aperçurent du danger qu'ils couraient et nos hommes entendirent leurs coups de pioche. Les sapeurs français travaillèrent plus vite que leurs adversaires et réussirent à placer une mine de 650 kilogrammes de lyddite dont l'explosion détruisit la galerie de l'ennemi et asphyxia les Allemands qui y travaillaient."

LE BOXEUR CARPENTIER

Il n'est pas prisonnier

Paris 17.—Le bruit ayant couru que le boxeur Georges Carpentier était prisonnier en Allemagne le "Journal" dément cette nouvelle de la façon suivante:

"Le "Berliner Tagleblatt" annonce, dans un de ses derniers numéros, que le boxeur Georges Carpentier, blessé au cours d'une des récentes batailles, était actuellement interné en Allemagne. Nous sommes en mesure de démentir formellement cette nouvelle: nous possédons, en effet, une carte postale que nous a récemment envoyée le champion du monde, avec, au dos, sa photographie le représentant tenant en laisse... "Kronprinz", le chien de guerre allemand qu'il a trouvé dans une tranchée. Et cette missive tait datée, il y a cinq jours, d'une ville de France."

SACRE-COEUR

Notre retraite s'est terminée dimanche soir par une belle manifestation de foi religieuse. Jamais curé n'a eu raison d'être plus fier de sa paroisse. Offices du matin et du soir ont été assidûment suivis. A plus d'un sermon du soir, il a fallu à un certain nombre de se tenir debout.

L'adrese présentée à notre éloquent et dévoué curé à la clôture de la retraite est un fidèle résumé de ses sermons de la retraite; nous sommes heureux de la reproduire en entier.

Très cher et très Révérend
Père Curé:

Comment pourrai-je vous exprimer toute la joie et tout le bonheur intimes que j'éprouve, aujourd'hui plus que jamais, du grand honneur qui m'a été fait d'être l'interprète, auprès de vous, de tous vos paroissiens, pour vous exprimer tous nos sentiments d'amour pour vous et toute notre reconnaissance pour ce que vous avez fait et ce que vous faites journellement pour nous. Cette belle et sainte retraite que vous venez de nous faire faire vous-même, n'est-elle pas une nouvelle preuve de superbe dévouement, car, malgré votre état de santé, vous êtes venu, oubliant vos douleurs pour ne penser qu'à notre salut, nous faire entendre, matin et soir, pendant cette inoubliable semaine Pascale, la parole de Dieu. Merci!

Lorsque vous nous avez annoncé que vous seriez le Prédicateur de cette retraite, vous avez pensé que c'était une désillusion pour nous, en disant que personne n'est prophète dans son pays. Dès le premier soir l'assistance nombreuse qui remplissait l'église et qui a persévéré avec assiduité pendant toute la semaine, vous a prouvé toute la satisfaction qu'avaient vos paroissiens de venir entendre une éloquence qui leur est chère et qu'ils aiment, éloquence pleine de foi, de sentiments délicats, d'énergie et de persuasion.

Vous avez été plus qu'un prophète, très Révérend Père, vous avez été un apôtre qui, dès le matin du jour de l'ouverture de la retraite, avez su, par une exhortation chaleureuse et touchante, nous faire comprendre la nécessité d'assister tous pieusement et avec contrition à ces saints exercices, alors, avec une ardeur infatigable et toujours croissante, en divisant vos instructions en deux parties distinctes que j'appellerais instructions pratiques et instructions théologiques, vous nous avez fait comprendre, tantôt par des conseils simples et touchants, tantôt par des leçons sévères, mais toujours, justes, que le bonheur parfait, cette chimère après laquelle nous courons tous, n'existait pas dans ce monde et qu'il fallait suivre, dans cette vie, les préceptes Divins pour être certain de le trouver dans l'autre. Puis, par un tableau saisissant de réalité, vous nous avez prouvé qu'il ne fallait pas attendre l'agonie finale, moment terrible du repentir et de l'adieu cruel à ceux qui vous sont chers, pour penser que la mort est le commencement de la vie céleste pour ceux qui l'ont méritée, car, au jugement dernier après que le monde sera retourné dans le néant et après la résurrection des morts, Dieu, dans toute son apothéose de gloire sur son trône de miséricorde et de Justice, saura reconnaître et récompenser, comme vous l'avez si éloquemment dit, ceux qui auront mené une vie de foi, d'intégrité et de charité. Charité, quel mot sublime! mot expliquant toute la Religion Divine.

Après avoir cité les belles paroles de N.-S. Jésus-Christ: "Laissez venir à moi les petits enfants, le Royaume des Cieux leur appartient", voulant montrer ainsi, par son amour pour ces anges terrestres, par le baptême, que l'innocence, comme vertu de l'âme, était la condition du choix de ses élus, vous avez alors stigmatisé ceux qui faisaient un calcul du nombre dans la famille et dit que c'était un grand péché que cet ange ne soit pas toujours le bienvenu. De cet enfant vous en avez fait l'homme, mettant sur le pinacle ce Roi de la Création qui, par son intelligence, don de Dieu, pénètre les secrets de la nature et étonne le monde par ses incessants progrès. pour nous le montrer descendu au niveau de la brute lorsqu'il est la victime de l'intempérance; puis, par un tableau navrant, vous nous avez fait voir le martyre de la femme unie à un tel homme et fait prendre en horreur ce vice qui est la cause criminelle de la dégénérescence de la famille, du peuplement des prisons, et de l'agglomération des cimetières.

Enfin! comme conclusion de notre belle retraite, après avoir énuméré les principales faiblesses humaines, causes de tentations au péché et nous en avoir démontré la gravité d'une manière si claire, si logique et si persuasive, vous nous avez chaleureusement exhortés à prendre, comme preuve de notre réelle contrition, la ferme résolution envers le Coeur Sacré de Jésus de fuir ces occasions pour le salut de notre âme.

Cher Père, vos paroissiens, pour cette fois, ont été des prophètes chez eux, car ils avaient prédit qu'avec vous, ils auraient une fervente et profitable retraite et leur prédiction s'est réalisée, car vous avez su, avec cette éloquence qui nous est toujours si agréable à entendre, non seulement raffermir notre foi mais nous guider pas à pas dans la véritable pratique des vertus qui doivent nous mener au but de nos espérances célestes.

Cette retraite, la vôtre, qui justement est faite dans le dixième anniversaire de la fondation de la Paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg, votre oeuvre n'est-elle pas d'un heureux présage pour son accroissement futur, votre rêve!

Oui! vous qui avez lutté, sans faiblesse, pendant cette longue période pour maintenir ici la foi, les traditions et la langue française du peuple canadien-français, conservez toute votre belle et noble énergie pour que tous, vous admirant, prennent, à l'occasion de cette heureuse semaine de pardon, une deuxième résolution, patriotique celle-là, de s'unir à vous pour le triomphe de votre oeuvre si chère la paroisse et l'école du Sacré-Coeur. Merci donc, très cher et très aimé Père Curé, trois fois merci, pour le passé, pour le présent et pour l'avenir.

Très Révérend Père X. Portelance, croyez à l'assurance de nos respecteux, dévoués et affectueux sentiments.

Les Paroissiens du Sacré-Coeur,
J. Collon,
Président de la Commission Paroissiale et Scolaire et membre de la Ligue du Sacré-Coeur.

FUNERAILLES DU REV. M. CAMPEAU

Elles ont lieu à Ste-Agathe au milieu d'une foule imposante

Sainte-Agathe, 22. — Quelle triste nouvelle! Monsieur le Curé Campeau vient de mourir. Et pourtant il n'y a encore que quelques instants il était au poste du devoir; il venait d'entendre les confessions de quelques-uns de ses chers paroissiens auxquels il avait ensuite administré la Sainte Communion; combien devait être loin de lui la pensée qu'il ne quittait le tribunal de la miséricorde et du pardon, que pour aller lui-même si spontanément paraître au jugement du Souverain Maître. A peine était-il rentré au presbytère qu'il tombait foudroyé par la mort la plus instantanée. En vain l'on accourt, en vain on appelle en essayant de le relever, à peine un léger soulèvement de poitrine porte-t-il à ses lèvres un dernier soupir, l'âme immortelle avait déjà quitté sa prison pour aller comparaître au tribunal du juge suprême.

Mais heureux celui qui meurt en faisant l'oeuvre du Seigneur. Monsieur le Curé venait de voir se terminer une retraite paroissiale, dont il avait lui-même suivi tous les exercices avec une foi et une piété vraiment exemplaires.

Il avait eu la consolation de voir aussi chaque jour tous ses paroissiens accourir en foule pour recueillir chacun leur part des grâces abondantes du Divin Coeur. Heureux et reconnaissant du succès de cette retraite, il avait exprimé presque un désir de mourir après les joies de cette semaine de célestes bénédictions. Le Seigneur entendit sa prière et récompensa son zèle sacerdotal en l'appelant à recueillir dans une circonstance si propice la récompense de plus de trente années de ministère dépensées au salut des âmes.

Monsieur le Curé Campeau était depuis deux ans et quelques mois seulement à Sainte-Agathe, où il avait succédé au regretté M. Bourret: il avait successivement dirigé les paroisses de Saint-Alphonse, de Saint-Joseph et de Saint-Eustache, où il avait passé en faisant le bien. L'on se préparait à Sainte-Agathe à célébrer le 57me anniversaire de sa naissance; c'eut été un jour de réjouissance pour tous les membres de sa nombreuse famille et plus encore pour ses chers paroissiens. Cette fête intime devait se célébrer le 15 du présent mois, 57me anniversaire de la naissance du cher Curé; mais les joies anticipées de tant de coeurs heureux se sont changées en un deuil profond. Au lieu des félicitations et des souhaits habituels à ces jours de fêtes, ce sont des larmes qui coulent, des soupirs et des prières qui montent au trône de la Divine Miséricorde. Espérons que la fête du regretté défunt sera belle au ciel comme elle n'aurait jamais pu l'être sur la terre.

"Beati mortui qui in Domino moriuntur, opera enim illorum sequuntur illos."

M. Télesphore Campeau était né à Vaudreuil, province de Québec, de parents chrétiens, bénis par une nombreuse famille. Ces braves parents n'avaient refusé aucun sacrifice pour donner à ce fils aimé l'éducation qui devait le préparer au service des autels; et ils avaient eu le bonheur d'être les témoins heureux de son élévation au sacerdoce chrétien. Pendant nombre d'années ils s'étaient dépensés à ses côtés pour lui adoucir les rudes labeurs du ministère divin dans une paroisse à ses débuts dans un pas de colonisation, dont les commencements sont toujours pénibles et laborieux. Mais Dieu leur réservait à tous deux la douce consolation de mourir en sentant la main du prêtre qui les bénissait en même temps que coulaient les larmes brûlantes du fils affectueux et reconnaissant.

Privé du soutien des conseils et du dévouement de ses bien-aimés parents, Monsieur Campeau n'en continua pas moins d'user sa vie et ses énergies au salut des âmes confiées à sa sollicitude pastorale. Ordonné prêtre en 1884, il a dépensé dans le ministère paroissial les 31 années de sacerdoce qu'il a plu à Dieu de lui accorder. Doué d'une intelligence supérieure, sensible peut-être à l'excès parfois, mais d'une bonté naturelle du coeur vraiment remarquable, il n'a jamais fait défaut aux différents appels de son Ordinaire. Quel que fut le poste qu'on lui confiât, il sut toujours en réaliser les responsabilités et par un zèle infatigable il sut mériter à la fois l'approbation de l'Autorité ecclésiastique tout commé il sut toujours et partout se gagner l'affection de ceux dont les intérêts spirituels lui étaient confiés. Il est mort au champ d'honneur; aussi son souvenir vivra dans les coeurs de tous ceux qui ont bénéficié des lumières de sa vive intelligence et du zèle infatigable de son coeur d'apôtre!

Requiescat in Pace.

Le service funèbre eut lieu à Sainte-Agathe le 18 courant au milieu d'un concours nombreux de prêtres et de citoyens, venus pour s'unir aux paroissiens de Sainte-Agathe dans un tribut commun d'admiration et d'affection. Monseigneur Béliveau, administrateur de l'archidiocèse, s'était fait un devoir, en l'absence de Mgr l'Archevêque, de venir lui-même présider à la cérémonie funèbre. La messe fut célébrée par Sa Grandeur Monseigneur Béliveau avec M. l'abbé N. Jutras comme diacre et le Rév. Père Blain, s.j., comme sous-diacre. Monseigneur Béliveau donna lui-même l'absoute. L'oraison funèbre fut faite par Mgr Cherrier:

"En présence des reste inanimés de votre cher curé, disparu d'une manière si tragique, c'est le cas de rappeler les paroles de nos Saints Livres: "O Dieu, que vos voies sont mystérieuses et vos décrets insondables! O mort, que tes coups sont redoutables!"

"La semaine dernière il suivait avec vous chacun des exercices de la retraite qui vous était prêchée avec un coeur débordant de joie à la vue des effets que la grâce divine opérait dans vos âmes. Vous vous prépariez à célébrer le 57me anniversaire de sa naissance lorsque la mort l'a ravi soudainement à votre affection. Soldat du Christ, il est tombé sans pouvoir dire un dernier adieu même à ceux qui lui étaient unis par le sang et qui vivaient auprès de lui.

"Aussi les sympathies de tous sont-elles acquises à sa famille et à ses paroissiens. En premier lieu je dois rappeler celles du chef du diocèse qui, du fond du Texas, les exprimait à la familled ans les termes suivants: **Quelle perte pour mon diocèse! Mes plus sincères sympathies a la famille et mes bénédictions.**

"Et vous, chers paroissiens, c'est le troisième curé que vous perdez depuis l'établissement de votre paroisse. Je les ai connus tous trois: Monsieur Samoizette, Monsieur Bourret et celui que nous pleurons comme élève à Sainte-Thérèse, je l'ai retrouvé comme séminariste au collège de Saint-Boniface et je l'ai vu à l'oeuvre depuis trente ans dans différentes paroisses du diocèse. Et quand je me rappelle cette carrière déjà longue, je comprends la grandeur de la perte que nous subissons tous.

"Le regretté défunt était doué d'une intelligence vive et d'un coeur ardent. Si son tempérament nerveux le portait quelquefois à des excès, son grand coeur avait bientôt fait de cicatriser les blessures. Les trésors de bonté que recélait son coeur faisaient vite oublier les emportements d'un moment. Son coeur généreux l'a poussé à un apostolat d'immolation et de sacrifice. Pendant dix années il a travaillé à la fondation de paroisses nouvelles. Dieu seul sait tous les sacrifices qu'il s'est imposés dans les débuts pénibles des missions qui sont aujourd'hui les belles paroisses de Saint-Alphonse, de Bruxelles, de Mariapolis, Saint-Joseph- Saint-Eustache, Elie n'oublieront pas ce qu'elles doivent à son zèle et à son esprit d'initiative.

"Vous-mêmes,, paroissiens de Sainte-Agathe, vous vous souviendrez longtemps le zèle discret qu'il mit à travailler à l'agrandissement de votre couvent qui est devenu l'une des plus belles institutions d'éducation de la province.

"Sa mémoire vivra longtemps parmi vous. Vous vous rappellerez sa parole brûlante, son zèle pour la sanctification de vos âmes et les leçons qu'il vous a enseignées. Sa langue est muette, ses yeux sont fermés, sa main qui s'est levée tant de fois pour absoudre et bénir est glacée; elle ne retient plus que le signe du salut, le crucifix, signe et gage d'espérance.

"Continuez à prier pour lui, vous qui êtes ses amis, ses paroissiens, ses enfants."

Le lendemain, à Saint-Norbert, Mgr Cherrier prit encore la parole et fit un autre éloquent sermon en prenant pour thème l'évangile du jour racontant la résurrection de Lazare.

Etaient présents: Mgr Dugas, P.A., V.G.; Mgr Cherrier, P.A., curé de l'Immaculée Conception; R. P. Allard, o.m.i., V. G., de Winnipeg; R. P. Gendreau, o.m.i., de Cartier; M. l'abbé Jolys, curé de Saint-Pierre; R. P. Prisque Magnan, o.m.i., procureur provincial; M. l'abbé St-Amant, curé de Saint-Jean-Baptiste; M. l'abbé Benoît, procureur de l'évêché de Régina; R. P. Deutchler, curé de Saint-Alphonse; R. P. Straub, curé de Saint-Léon; M. l'abbé Rousseau, curé de Mariapolis; M. l'abbé Beauregard, curé de Sainte-Rose du Lac; M. l'abbé Jubinville, curé de Sainte-Anne des Chênes; M. l'abbé Rocan, curé de Sainte-Elizabeth; R. P. Lietart, c.ss.r., de Saint-Vital; M. l'abbé Duffy, aumônier du Bon-Pasteur; M. l'abbé Lee, curé de Saint-Edouard; M. l'abbé Mireault, curé de Saint-Adolphe; M. l'abbé Desrosiers, curé d'Aubigny; M. l'abbé Bélanger, curé de Transcona; M. l'abbé Deslandes, directeur du Petit-Séminaire; M. l'abbé Bastien, curé de Saint-Eustache; M. l'abbé Comte, desservant d'Elie; M. l'abbé Ferland, curé de Saint-Antoine, Sask.; R. P. Bellerose, c.s.v., d'Otterburne; M. l'abbé Allaire, curé d'Haywood; R. P. Picherit, f.m.i., de Cartier; R. P. Marie-Louis, o.c.r., de Saint-Norbert; M. l'abbé Lamy, directeur des "Cloches", et M. l'abbé Moreau, secrétaire de l'archevêché.

Parmi les laïques étrangers à la paroisse on remarquait les trois frères du défunt: MM. Pierre, Joseph et Edmond Campeau, de Saint-Norbert; MM. J.-H. Tremblay et J.-H. Lemire, de Winnipeg; M. J.-C. Beauchamp, de Saint-Boniface, etc.

ST-BONIFACE

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque arrivera jeudi de son voyage de repos dans le sud des Etats-Unis.

* * *

Nous avons à déplorer cette semaine la perte de deux de nos vieux citoyens. M. Maxime Dufault et M. Cléophas Mareoux.

M. Dufault était âgé de 64 ans et était né à Saint-Ours, comté de Richelieu, Qubec. Il vint s'établir à Lorette, Man., en 1890, qu'il quitta il y a trois ans pour venir vivre à Saint-Boniface.

Il est survécu par Mme Dufault, ses fils, Maxime, Louis, Alfred, Arthur, Joseph, Pierre; ses filles, soeur Saint-Boniface, de Marieville, Sask., soeur Marguerite du Divin-Coeur, Saint-Norbert, soeur Sainte-Marie de Lorette, Marius Indian School, Manitoba, Mme Maglòire Lacroix, Mlle Rosalina, institutrice à Sainte-Elizabeth, Man. et Mlle Reine.

M. Clophas Marcoux est décédé subitement vendredi matin. Il n'était âgé que de 60 ans. Les funéraileis ont eu lieu hier matin à la cathédrale, au milieu d'une des plus nombreuses assistances qu'on y ait encore vues. M. l'abbé Joubert officia, assisté de l'abbé Gagnon comme diacre et de l'abbé Moreau comme sous-diacre. Mgr Béliveau assista au trône.

Les porteurs furent: MM. J.-A. Marion, échevin, Gauvin, échevin, Pelletier, échevin, S.-M. Jeau, Cusson, échevin, l'honorable Joseph Bernier, Aimé Bénard, député d'Iberville, Paul Gagnon, commissaire d'écoles. Le deuil était conduit par les six fils et les cinq filles du défunt. le docteur Lachance, maire, à la tête du conseil municipal, etc.

Les familles suivantes étaient représentées aux funérailles: Tureme, Chevrier, Béliveau, Lemieux, Pellissier, Guilbault, Gagnon, Rocan, Bernier, Rochon, Paquin, Lévêque, Roy, Chabot, Bleau, Cardinal, Lagimodière, Gagnier, Degagné, Ouellette, Brunet, Dussault, Potvin, Goulet, Senez, Mondor, Couture, Lavoie, Savoie, Leveillé, Labelle, Beaudry, Mager, Bertrand, Gevaert, Bourgeault, etc.

Des délégations des Soeurs Grises, des Soeurs de Jésus et de Marie, de l'Ecole Provencher, de l'Académie Saint-Joseph, de l'école Taché, de l'orphelinat Taché, de la Maison Chapelle, du Séminaire de Saint-Boniface, du Collège de Saint-Boniface, etc., assistèrent aux funérailles.

M. Cléophas Marcoux est survécu par Mme Marcoux, née Délima Pélissier, ses fils, Cléophas, Edmond, Alphonse, Georges, Antonio, Albert, Gabriel, ses filles, Maria, Alice, Jeanne et Simone.

La **Liberté** offre ses sympathies aux familles Dufault et Marcoux si douloureusement éprouvées.

* * *

A l'occasion du vingtième anniversaire de consécration de Mgr l'Archevêque, le collège de Saint-Boniface a donné un séance dramatique et musicale. Comme toujours ce fut un succès.

* * *

Baptêmes

21 mars. Joseph-Ernest-Eugène, fils de Wilfrid Langlois et de Louis Casavant. Parrain et marraine, M. et Mme Ernest Hébert.

21 mars. Marie-Alice, fille d'Auguste Huyghe et de Elisa Calbens. Parrain, Petrus Huyghe; marraine, Marie Cheys.

21 mars. Yvonne-Hélène, fille de Odile Vanhuyse et de Joséphine Vanderhelst. Parrain, Hector Vanhuyse; marraine, Hélène Vanhuyse.

21 mars. Suzanne-Joséphine, fille de William Morrisson et de Marguerite Viville. Parrain, Joseph Dagnault; marraine, Ephrosine Ducharme.

21 mars. François-Albert, fils de Prosper Gevaert et de Rosanna Galarneau. Parrain et marraine, M. et Mme F. Deniset.

* * *

Sépultures

18 mars. Joseph, fils de F. Lamoureux, décédé à l'âge de cinq jours.

18 mars. Marcel, fils de Jules Derocher, décédé à l'âge de cinq mois et huit jours.

* * *

NOCE DE FER-BLANC

Dimanche, le 14, était le dixième anniversaire de M. et Mme Alexis Pinvidic, de Norwood, et à cette occasion plusieurs de leurs amis qui ont eu l'idée de leur faire une partie de surprise sont venus fêter leurs noces de fer-blanc.

Inutile ded ire que cette visite inattendue a causé aux héros de la fête une surprise des plus agréables. M. Emile Létienne, à leur entrée, a lu une adresse artistement composée pour la circonstance. Puis de jolis cadeaux leur furent offerts.

Enfin, comme ces bons amis n'avaient rien épargné pour faire de cette soirée une des mieux organisées, rien ne manquait, pas même le bon vin de Bourgogne, etc, etc. Aussi on s'est mis à l'oeuvre, d'abord à prendre quelques bonnes parties de cartes, arrosées de temps à autre d'un délicieux verre de vin; ensuite les chansons ont fait place au "casino". Mme E. Beaudette en outre nous a charmé par son chant, si apprécié du reste de ceux qui l'entendent chanter. Puis le père de M. Alexis Pinvidic, un vieux vétéran de la guerre franco-prussienne de 1870, a, lui aussi, chanté sa chanson. N'oublions pas non plus M. Ovida Bibeau, qui nous a tant amusés avec ses chansons comiques. Enfin tout le monde essayait de rendre la soirée des plus agréable. Puis à minuit précis, pour terminer la fête, tous ensemble ont chanté le choeur des Montagnards.

Enfin on a trinqué une dernière fois à la santé de M. et Mme Pinvidic, qui ont remercié en des termes élogieux tous leurs amis d'avoir eu tant de générosité et de sympathie à faire de cette soirée une fête inoubliable.

Et on se sépara en chantant "Bonsoir, mes amis, bonsoir!"

Les organisateurs de cette soirée étaient: M. et Mme Emile Létienne; M. et Mme Alphonse Beaudet; M. et Mme Edouard Beaudette; M. et Mme Ovida Bibeau; Mme Joseph Précourt.

Un ami.

* * *

PRZEMYSL SE REND

La grande forteresse autrichienne succombe enfin

Petrograd, 22.—On annonce officiellement que la forteresse autrichienne de Przemysl s'est rendue aux Russes.

Au début du siège la garnison de cette forteresse était de 80,000 hommes, amis les pertes subies durant le siège ont réduit ce nombre de un quart. 125,000 hommes l'assiégeaient. Ils marcheront maintenant contre la forteresse de Cracovie.

Le siège de Przemysl a duré 181 jours. Les assiégés se sont vaillamment réduits et semblent avoir été réduits surtout par la famine.